Friponniana, ou,
Recueil d'anecdotes
sur les ruses

Lille

[1814?]

Reel: 84 Title: 5

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI84.05

Control Number: AER-8716
OCLC Number : 31359463
Call Number : W PN970.F7 FRIPx
Title : Friponniana, ou, Recueil d'anecdotes sur les ruses employées par les filous et les escrocs pour faire des dupes.
Imprint : Lille : Blocquel, [1814?]
Format : 128, [16] p. ; 11 cm.
Note : Cover title: Friponiana.
Subject : Thieves Anecdotes.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/21/94
Camera Operator: RT

FRIPONIANA.



INFORMATION

188. Les Préjugés, in-12 rel.
L'Ecole de l'homme, in-12 rel.
Traité des serins, in-12 rel.
Nouvelle description de Versailles, in-1
Les Maximes de l'honnête homme, 2 v
189. La Cantatrice par infortune, 3 v. in-12
Charles Spencer, 2 vol. in-12, fig., de
190. L'Enfantement de Jupiter, ou la fille san
demi-rel.
La belle Abellina, ou les Meurtriers du
fig., demi-rel.
91. Paul VI, ou l'Ermite de la montagne d
fig., demi-rel.
Ferval, ou le Gentilhomme remouleur,
L'Héritière de Pembrok, 2 vol. in-12, f
92. L'Eglise de saint Siffrid, 5 vol. in-12. f
93. Agathe d'Entragues, par l'auteur d'Irma,
94. L'Epouse impertinente par air, par M^e. de
Alfred, ou les années d'apprentissage, 3
Frédéric Latimer, in-12, fig., cartonné.
Mon Habit mordoré, 2 vol. in-12 cartonn
5. Roman comique de Scarron, 4 parties in-
La Princesse de Clèves, 2 vol. in-12 br.
Les Plaisirs de l'Amour, in-12 br.
Amusemens des eaux de Schwalsbach, in



*Les Fripons à la mode
et leur dupe.*

FRIPONNIANA

OU

RECUEIL

D'ANECDOTES

SUR

Les ruses employées par les Filous et les Escrocs pour faire des Dupes.



A LILLE,

Chez BLOCQUEL, Imprimeur.

FRIPONNIANA

OU

RECUEIL

D'Anecdotes sur les ruses employées par les Filous et les Escrocs pour faire des Dupes.

Un escroc ayant envie de faire grande chère à peu de frais et de traiter ses compagnons, s'en alla à la Vallée avec un crocheteur qu'il mèna avec lui, il s'adresse à un rôtisseur, lui dit qu'il se mariait le lendemain, et qu'il lui fallait quantité de pièces pour ses noces : il fait marché de tout ce qu'il trouve à son goût, et en charge le crocheteur tant qu'il en peut porter ; disant au rôtisseur : Mon ami,

c'est mon oncle, qui est un curé de cette ville, qui fait les frais de mes noces ; je vous prie de commander à quelqu'un des vôtres de venir avec moi quérir l'argent ; ce qu'il fit, ordonnant à un de ses garçons d'aller avec lui chercher la somme dont ils étaient convenus ensemble. Le filou le mène par plusieurs rues de Paris, et passant devant S. Jacques-de-la-Boucherie, il dit au garçon : C'est ici dedans qu'est mon oncle, entrons, et il fit demeurer le crocheteur à la porte. Etant entrés, le premier prêtre qu'il vit qui disait la messe, il dit au valet du rôtisseur : Voilà mon oncle, attendons qu'il ait achevé ; ce qu'ils firent. Lorsque le prêtre eut fini, attendez-moi, dit le filou, je vais lui parler. Il accoste ce prêtre qu'il ne connaissait point du tout, et lui dit à l'oreille : Monsieur, voici, en le lui montrant, un pauvre garçon que je vous

amène, qui a perdu l'esprit; mais son genre de folie est étrange : il croit que tout le monde lui doit de l'argent, et ne tient autres discours que d'en demander à tous ceux qu'il rencontre; on m'a commandé de faire dire un évangile sur lui; je vous prie, Monsieur, de m'obliger en cela. Volontiers, dit le prêtre. Là-dessus le filou dit tout haut: Ce garçon va attendre que vous soyez déshabillé. Fort bien, reprit le prêtre, je reviens dans un instant. Le valet du rôtisseur entendant cela, crut qu'il n'y avait plus qu'à tendre la main. Il laisse aller sans difficulté, le filou qui prend congé de lui, et emmène le crocheteur avec lui. Le prêtre, au bout de quelques minutes va trouver le garçon du rôtisseur à qui il dit de se mettre à genoux. Pourquoi faire, reprend ce garçon? il n'est pas besoin de se mettre à genoux pour rece-

voir de l'argent, je le recevrai bien debout. Le prêtre croyant que sa folie agissait, se met à le prêcher, lui disant qu'il devait mettre ces folies-là hors de son esprit; mais le garçon du rôtisseur, qui ne se repaissait point de ce discours-là, demandait de l'argent à chaque moment. Ils furent assez long-tems dans cette plaisante dispute, jusqu'à ce que le prêtre, commençant à se douter de la fourberie, lui demanda quel argent il réclamait de lui. Celui, dit le valet, que votre neveu doit pour des volailles et autres pièces qu'il a prises chez mon maître pour le festin de ses noces, et qu'il dit que vous devez payer. Alors ils virent bien qu'ils en tenaient tous deux : le garçon du rôtisseur voyant qu'il n'y avait rien à espérer du prêtre, chercha son homme avec le crocheteur qui étaient déjà bien loin de là, et qu'il ne retrouva pas.

Les filous de Londres ont imaginé un nouveau moyen d'exercer leur métier, que leur a fourni la circonstance de la presse. Un d'eux, vêtu en officier de marine, marche à la tête de quelques satellites vêtus en matelots, qu'il a l'air de commander: quand ils rencontrent un homme qu'ils soupçonnent avoir de l'argent et quelques bijoux, ils l'entourent et le fouillent; sous prétexte d'examiner s'il n'a pas quelques papiers dans ses poches qui prouvent qu'il a servi sur mer; et quand ils ont en main son argent, sa montre, et tout ce qui peut leur convenir, ils poussent par les épaules l'homme qu'ils ont dépouillé, en lui disant qu'il ne peut pas faire leur affaire, et décampent lestement avec ce qu'ils ont enlevé. Ce tour a été joué à plusieurs personnes.

Voici un de ces traits de coquinerie qu'on ne saurait trop publier.

Madame de Dorival épousa, contre son inclination le baron de ce nom. Ce dernier ne voulant point se séparer en bonne forme de son épouse, cette dame prit le parti de se retirer dans un vieux château de Normandie, où, seule, elle passait sa vie à lire. Lassée d'un train de vie aussi fastidieux, la baronne chercha un amusement plus doux dans la société d'un homme aimable. Le vicomte de Navré se présenta : c'était une de ces figures chiffonnées peu piquantes, mais qui plaisent. La baronne l'écouta et devint sensible. Le vicomte, obligé de retourner à Paris, convint d'une personne discrète, sous l'enveloppe de laquelle il écrirait à Madame de Dorival. Leurs

adieux touchans furent scellés par les pleurs et les plaisirs. Le vicomte ne fut pas plutôt arrivé, qu'il écrivit les lettres les plus tendres à la baronne, qui, aimant de bonne foi, répondit sur le même ton. Ce commerce, dont madame de Dorival ne prévoyait point les suites, dura pendant trois mois. M. de Navré, qui observait un ordre didactique dans ses intrigues galantes, revint en Normandie; et jouant l'homme inquiet, il mit la baronne dans le cas de lui demander d'où provenait le chagrin qui paraissait le dévorer. Quel pays que Paris, madame s'écria-t-il! Quel pays! Je suis en marché d'une charge à la cour : elle convient à ma situation et à mon nom; avec cent mille francs de bons contrats je n'ai trouvé que vingt mille écus; les notaires sont des Arabes. Il me manque vingt mille francs : je comptais les trou-

ver ici chez mes fermiers, mais les nouveaux impôts dont ils viennent d'être chargés, ne leur permettant point de faire cette avance, je me vois déhonoré faute de pouvoir remplir les conditions de mon contrat. Vous m'effrayez, vicomte, en parlant ainsi, répondit madame de Dorival; votre triste confidence me pèse d'autant plus, que vous connaissez ma situation: réduite à une chétive pension de deux mille francs, je me trouve dans l'affreuse impossibilité de vous tirer de ce mauvais pas. Ah ciel! qu'osez-vous dire, répartit le vicomte en colère. M'estimeriez-vous assez peu pour vouloir m'engager à recevoir un bienfait qui m'humilierait? Je ne vous reconnais pas là, ma chère baronne, et j'ai cru que vous me connaissiez mieux. Mais qu'allez vous devenir, répartit madame de Dorival? Ma résolution est prise,

poursuivit M. de Navré : j'ai un vieux oncle qui vit dans une terre qu'il a aux pieds des Pyrénées, je vais me séquestrer pour toujours, en cachant au reste de l'univers ma retraite et mon nom. Mais ce dessein, reprit la baronne n'est pas sage. Pensons de sang froid, et imaginons quelque expédient honnête qui vous tire d'embaras. J'ai tout vu, madame ; les hommes sont des tyrans, je les quitte avec plaisir. Le seul regret qui me suivra dans ma retraite, et que j'emporterai au tombeau, est celui de vous perdre. Heureux encore dans ma douleur de trouver une consolation dans votre portrait et dans vos lettres! Adieu, madame, dit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, puissiez-vous vivre heureuse, je ne mourrai jamais que de la douleur de vous avoir perdue! Non, non, reprit la baronne, en se jettant au cou de son amant, vous

ne partirez point, à moins qu'insensible à mes prières, vous ne vouliez que ma mort suive ce funeste instant. Vos desirs sont des ordres pour moi, reprit le vicomte; mais m'estimez-vous assez peu pour m'exposer à montrer à toute la cour ma honte et ma médiocrité? Ecoutez, répliqua Madame de Dorival, vos fermiers vous donneront de l'argent dans des tems plus heureux. Et oui, madame, répondit M. de Navré; mais puis je attendre six mois? Ce délai est trop long, et je perds tout. Un moment, reprit la baronne, vous ne perdrez rien, et j'ai un moyen infaillible de vous tirer d'embarras. Je l'accepterai avec plaisir, répartit le vicomte, mais à condition qu'il ne vous compromettra point. En rien, répliqua madame de Dorival; j'ai mes diamans ici, je n'en porte jamais à la campagne : je puis en disposer pour six

mois; partez pour Rouen, où vous trouverez sans peine les vingt mille francs qui vous manquent, sur trente mille écus de bijoux. Mais, répondit M. de Navré, pouvez-vous bien me proposer des arrangemens qui blessent ma délicatesse? Point de réplique, dit vivement la baronne : si j'avais besoin d'une somme d'argent, et que je fusse sûre de vous la rendre dans un terme convenu, je ne trouverais pas mauvais que vous missiez des effets en gages pour me la procurer. Ces mots me désarment, répliqua le vicomte, et je me rends à vos ordres; mais souvenez-vous toujours que vous me l'ordonnez.

M. de Navré, muni de l'écrin de madame de Dorival, partit pour Rouen, d'où il écrivit à la baronne qu'il avait rempli son objet, et qu'il allait le lendemain à Paris, à l'effet d'y consommer

son marché. Comme il n'y avait rien que de très-naturel dans la lettre du vicomte, la baronne lui répondit à Paris, à son adresse ordinaire ; mais deux courriers étant arrivés sans qu'elle reçût de réponse, elle eut quelques inquiétudes. Ces premières allarmes ne firent que glisser sur son esprit; parce que la candeur de son ame, et la sincérité de ses procédés, lui faisant croire que chacun lui ressemblait; elle ne pouvait soupçonner personne de fourberie. Madame de Dorival, trompée par une passion vive qui lui faisait illusion, attendait toujours des nouvelles de son amant; mais un gentilhomme du voisinage, qui arrivait de Rouen, parlant du gros jeu qu'on y jouait, nomma parmi les heureux le vicomte de Navré, qui venait de gagner quatre-vingt mille livres. Ces mots commencèrent à éclairer la baronne sur le

caractère du vicomte; elle écrivit à Rouen à une de ses amies qui put l'instruire de la conduite que M. de Navré y menait. La réponse qu'elle reçut l'accabla du chagrin le plus cuisant; on lui marqua que le vicomte, qui avait gagné des sommes immenses, entretenait la petite Bernaut, actrice de la comédie; qu'il venait de lui donner une voiture et des robes de grand prix. Ces funestes éclaircissemens décélèrent le caractère de M. de Navré dans l'esprit de Madame de Dorival; elle jugea dès lors qu'il était un escroc. Ce premier trait, quelque fripon qu'il soit, n'est rien en le comparant à celui que l'on va rapporter.

Les six mois expirèrent: la baronne n'ayant aucune nouvelle de Navré, tomba dans une langueur qui fit craindre pour ses jours. Son mari manda les médecins les moins ignorans de la pro-

vince, et le résultat de leur consultation fut d'ordonner un changement d'air à la malade, qui se disposa à retourner à Paris ; et comme elle était dans un état à ne pouvoir vaquer par elle-même aux arrangemens relatifs à son départ, et que son mari ne voulait point que ses diamans fussent confiés à une femme de chambre, il la pria de les lui remettre. La baronne tomba, à ces mots, dans une faiblesse qui lui ravit l'usage de tous ses sens ; M. de Dorival appella du secours, et parvint à faire revenir sa femme, qui, ne pouvant feindre, lui raconta la friponnerie du vicomte. Le baron partit en recommandant madame de Dorival aux soins de ses gens, et arriva le même soir à Rouen. Le vicomte y était trop connu pour qu'on ignorât sa demeure ; le baron se rendit chez lui, et débuta par lui demander l'écrin de sa femme.

Le vicomte, qui voulait profiter du grand âge et de la faiblesse du baron, fit l'insolent, et dit que ces sortes d'affaires ne se décidait qu'à la campagne. Quand vous m'aurez restitué, reprit Dorival, les diamans de ma femme, nous irons où vous voudrez; mais je vous déclare que si vous ne me les remettez sur-le-champ, je vais vous poursuivre en justice, et moi répondit Navré; je vous signifie que si vous faites la moindre démarche, je vais faire imprimer un recueil de cent cinquante lettres galantes de madame de Dorival. Vous connaissez, dit-il, en ouvrant son bureau et lui montrant les lettres de la baronne, vous connaissez ce caractère: Eh bien! le public va rire à vos dépens; je n'en ferai tirer que 3000 exemplaires que j'aurai soin de répandre à Paris et dans toutes les provinces du royaume. Un coup de foudre aurait

moins accablé le baron, que ces derniers mots. Malgré son abattement, il eut le courage de demander la lecture de quelques-unes de ces lettres, et le vicomte eut l'insolence de lui accorder cette grace barbare. Dorival outré des perfidies de sa femme, dont il aurait soutenu l'innocence contre tout l'arrière-ban de la Normandie, tomba dans un fauteuil, et demanda! d'une voix attendrie, si la restitution de ces lettres pouvait ne pas compenser l'écrin. Des diamans, répliqua impudemment Navré, m'ont été donnés, et je les garde parce qu'il n'est rien de si pur que le don; les lettres m'ont été écrites, elles sont à moi, et j'en ferai mon profit. Un libraire de cette ville, à qui je les ai lues, m'en offre déjà 100 louis jugez, du prix qu'il y mettra quand il saura le nom de celle qui les écrit. Dorival assommé, offrit 150 louis

des lettres de sa femme. Le scélérat de Navré osa balancer sur la modicité du prix, et finit par mettre le comble à ses escroquerie en ruinant un honnête homme dont il avait comblé la disgrace en déchirant son cœur. Dorival eut à peine la force de se lever et de gagner sa chaise à porteurs. Quoique le jour fut tombé, il prit des chevaux de poste, et arriva chez lui au milieu de la nuit. Une affluence de monde qui remplissait la cour du château lui fit présumer que la baronne touchait à sa dernière heure. Il entra, hors de lui-même, dans l'appartement de sa femme, qui n'eut que le tems de lui demander pardon, et rendit la vie entre ses bras. Dorival, que ce funeste spectacle avait attendri, voulut embrasser son épouse, qu'il appela des noms les plus doux ; mais il ne trouva plus qu'une ombre. Ses gens l'empor-

tèrent dans son appartement, où, après avoir brûlé les lettres qu'il venait d'acheter, il rendit le dernier soupir, en prononçant le nom de celui qui venait de le priver de sa femme et du jour. Cette aventure a fait tant de bruit dans le tems, que nous avons cru ne point devoir changer les noms des personnages.

Un cavalier fort bien mis, et de la figure la plus prévenante, descend sur la brune à une hôtellerie très-frequentée et qui était située sur une grande route. il recommande au valet, qui vint au-devant de lui, d'avoir soin de son cheval et de lui donner ce qu'il lui faut ensuite il entre dans la maison et demande ce qu'on peut lui servir à souper. Le maître du logis lui montre la carte; il choisit un poulet gras, deux plats de légumes;

quand au vin il désire le meilleur; l'hôte lui demande s'il veut être servi dans sa chambre, ou s'il préfère passer dans le grand salon, où il trouvera bonne compagnie; il se décide pour le salon dans lequel il entre en saluant les personnes qui s'y trouvent. Après avoir demandé à une dame âgée d'environ trente ans, la permission de se placer près d'elle, il se met à table. On sert à chaque convive ce qu'il a demandé. On s'occupe de satisfaire son appétit; ensuite la conversation devient générale enfin l'heure appelant les voyageurs au repos, on se sépare à regret et en se souhaitant de part et d'autre bonne nuit et bon voyage.

L'hôte, qui prenait le cavalier pour une personne d'un rang distingué, le conduit lui-même à la chambre qu'il lui a fait préparer, et lui demande, avant de le quitter, s'il a quelques ordres à lui

donner. Je vous prie, lui répondit-il, de me faire reveiller à la pointe du jour, et de recommander que l'on tienne aussitôt mon cheval prêt, car il m'importe de partir à l'aube du jour, s'il est possible. L'hôte le salue en lui promettant que son désir sera rempli.

Le cavalier se voyant seul, ferme la porte de sa chambre, et laisse la clef dans la serrure, comme il arrive ordinairement dans la plupart des hôtelleries. Il songe au moyen de sortir de cette habitation sans bourse déliée, et de mettre à contribution le maître du logis; il lui semble un homme prévenant et bon, et par conséquent facile à duper. Son imagination ne lui présentait aucune idee lumineuse, et il commençait à s'impatienter de la paresse de son génie inventif, lorsqu'il apperçoit quelques étincelles de feu dans l'âtre de la cheminée: il s'en

approche aussitôt; il remue les cendres, et voit avec satisfaction qu'elles sont encore enflammées. Cette vue lui inspire l'idée de brûler sa culotte; ce projet lui sourit et il l'adopte. Pour le mettre à exécution il se désabille à la hâte; il coupe sa culotte par petites parcelles, pour qu'elle brûle plus facilement; il a le soin d'éteindre la chandelle, pour qu'on le croie endormi; en une bonne heure, la culotte est si bien brûlée, qu'elle est entièrement reduite en cendres, et qu'il est impossible de trouver dans l'âtre le moindre vestige d'étoffe quelconque. L'opération achevée, le cavalier se couche et s'endort en attendant la réussite de sa supercherie. L'hôte ne manque point, à l'aube du jour, de venir lui-même éveiller le chevalier d'industrie; il frappe à la porte de sa chambre, comme il ne lui repond point, et qu'il voit la

clef dans la serrure, il ouvre la porte, entre dans la chambre, s'avance vers le lit, et lui dit, en s'approchant de son oreille: « Monsieur, il est tems de vous « réveiller. » Le cavalier que le bruit avait réveillé, mais qui avait feint de ne pas entendre entrer l'hôte, se frotte les yeux, se jette à bas du lit, passe sa redingote; et fait semblant de chercher sa culotte, et pendant le tems de sa recherche, il s'informe à l'hôte si son cheval est scellé. L'hôte qui le voit bouleverser la couverture et les matelas du lit, lui demande s'il a perdu quelque chose, il lui répond que c'est sa culotte qu'il ne trouve pas. Voilà donc l'hôte occupé de son côté à chercher ce qu'il ne peut découvrir. La plus exacte perquisition étant faite dans tous les coins et recoins de la chambre, sans appercevoir la culotte, le cavalier dit à l'hôte. « Il paraît, mon-

« sieur, que votre maison n'est pas bien
« sûre, et qu'il s'y trouve des gens qui
« ne se font pas de scrupule de dévali-
« ser les voyageurs; car je ne suis pas
« venu sans culotte; et vous voyez vous-
« même qui m'avez aidé à la chercher,
« qu'elle est disparue. Ce qui me pique
« le plus, c'est qu'elle renferme, dans
« un des goussets une bourse de cent
« louis en or, dont j'en dois donner ce
« matin vingt-cinq, que j'ai promis
« d'apporter, et je tiens à ma parole. Il
« faut donc maintenant, monsieur l'hôte
« que nous procédions tous les deux à la
« visite dans toutes les chambres de vo-
« tre maison, à commencer par celles
« qui sont occupées. — Je réponds,
« Monsieur, reprend l'hôte avec hu-
« meur, de tous les voyageurs qui sont
« ici; je les connais particulièrement,
« et ils sont incapables de soustraire la

« moindre chose à qui que ce soit.—Je « n'en doute point, dit le chevalier d'in- « dustrie; mais il n'en est pas moins vrai « que ma culotte est disparue, et qu'il « faut qu'elle se retrouve. Comme je n'ai « pas le tems d'attendre le réveil de cha- « que voyageur, je vous prie d'envoyer « chercher le juge de l'endroit.—Mais, « monsieur, vous n'y pensez pas, vous « allez faire perdre le crédit de ma mai- « son.—J'en suis fâché pour vous, mais « il faut que justice se fasse. Je vous ai « déjà observé que mon tems est pré- « cieux ; sans ce fâcheux événement, « je devrais être déja parti. » Et mon homme de jurer que personne ne sortira de la maison ; plus l'hôte le prie de ne point parler si haut, plus celui-ci élève la parole. L'hôte, voyant que le cavalier ne veut point entendre raison, lui dit: « J'avoue que la disparition de votre

« culotte est pour moi une énigme que
« je ne puis comprendre. J'ai intérêt de
« me conserver la confiance des voya-
« geurs qui me font l'honneur de des-
« cendre chez moi, et vous devez bien
« croire que la visite d'un juge discré-
« diterait pour jamais ma maison. Voici,
« monsieur, la proposition que je vous
« fais: de vous donner une culotte neuve
« que je n'ai mise que deux fois, et elle
« vous ira, car vous êtes de ma taille et
« de ma corpulence, et une bourse de
« vingt-cinq louis en or pour effectuer
« votre paiement. Cette proposition était
« justement celle qu'attendait le cheva-
« lier d'industrie, mais il fit semblant
« de l'entendre avec indifférence. L'hôte
« continua de lui dire. Permettez-moi
« de vous représenter, monsieur, que
« ce sacrifice me gêne beaucoup ; je
« sais que votre perte est trois fois

« plus forte que celle que je me décide
« à subir pour soutenir mon crédit. Je
« ferai néanmoins, mais sans blesser la
« délicatesse de qui que ce soit, toutes
« les perquisitions nécessaires pour ra-
« voir votre culotte, et si j'ai le bonheur
« de la trouver, croyez que je vous la
« remettrai quand vous me ferez l'hon-
« neur de descendre chez moi ; et je
« vous avoue que c'est la première fois
« qu'il m'arrive un pareil événement.»
Le cavalier eut l'air de s'attendrir :
« Vous m'avez l'air d'un brave homme,
« reprit-il. Je consens à votre proposi-
« tion, et si ce n'était les vingt-cinq louis
« dont j'ai absolument besoin, je n'ac-
« cepterais que la culotte, car je ne puis
« m'en aller sans cela » L'hôte, sans plus
attendre court chercher les objets de
son offre, et en moins de deux minutes
les remet au chevalier d'industrie qui

s'habille à la hate désirant sortir au plus vite de l'auberge. Le cheval était prêt ; il monte dessus. L'hôte, avant qu'il s'en aille lui recommande de ne parler à personne de l'aventure, ce qu'il promet, et, certes, il n'avait garde de la divulguer. Ils se quittent en se donnant la main : l'hôte satisfait d'en être quitte, suivant lui, à si bon marché, et le chevalier d'industrie bien content d'avoir soupé sans qu'il ne lui en couta rien, et ayant, en outre escroqué vingt-cinq louis.

Le commerce présente journellement de nouveaux genres d'escroquerie. Des individus vendent des tonneaux en bon état et bien cerclés, qu'ils disent être remplis d'esprit de vin ou autres liqueurs; ils en montrent même l'échantillon ; mais après avoir acheté ces tonneaux, on re-

connaît qu'ils ne contiennent que de l'eau pure, et qu'il se trouve seulement, dans chacun d'eux une boîte de fer blanc, d'environ 40 centimètres (13 pouces) quarrés adaptée au bondon, et remplie de la liqueur qu'ils indiquent. Aussi, lorsque ces individus en tirent un échantillon, ils ont soin de ne l'extraire que par la bonde; car, en perçant le tonneau avec un forêt, il n'en sortirait que de l'eau. De cette manière, l'acheteur se trouve n'avoir qu'un douzième environ de la quantité de liqueur dont il a fait l'acquisition.

Nouveau genre d'escroquerie, dénoncé par le préfet de police, qui trouve un aliment perpétuel dans la crédulité d'un grand nomdre d'habitans des départemens. Voici en quoi il consiste :

Un individu se disant détenu à Paris, dans une prison quelconque, mais le plus ordinairement au Temple, adresse à un citoyen, dont le nom et la demeure lui ont été indiqués, une lettre dans laquelle il annonce d'abord qu'il a été au service d'un personnage généralement connu, mais qui n'est plus sur le territoire français Il ajoute qu'à une époque où le maître qu'il servait a été arrêté pour délits politiques, il s'est trouvé obligé de prendre la fuite; qu'il s'est retiré dans la commune qu'habite le citoyen auquel il adresse sa lettre; qu'ayant été bientôt rappelé à Paris par son maître et craignant d'y perdre un écrin rempli de bijoux, ou une forte somme en or, restés en sa possession, il crut devoir enfouir ce trésor dans un lieu peu distant de la ville où demeure celui à qui il s'adresse, mais assez retiré pour qu'il fût impossible

de découvrir le dépôt; qu'enfin la gendarmerie l'a arrêté lui-même sur la route lorsqu'il retournait à Paris, et qu'il y a été conduit et écroué en la prison du Temple ou autres, où il est encore; qu'ayant besoin d'argent, il s'adresse avec confiance au citoyen qu'il rend dépositaire de son secret, l'autorisant à retirer le trésor pour le vendre ou le garder, s'en rapportant au surplus à sa probité pour le partage.

(Ici un incident vient au secours de l'escroc, qui veut recevoir la somme dont il a besoin, avant d'être obligé d'indiquer le lieu qu'il recelle le trésor.)

« Je suis malade, dit-il et placé à
« l'infirmerie. Le garçon infirmier, qui
« m'a avancé l'argent dont j'avais besoin,
« a exigé, ne me connaissant pas, que
« je lui laisasse ma malle à titre de cau-
« tionnement, jusqu'au paiement de ma

« dette. Il l'a effectivement entre les
« mains, et aussitôt que je serai libéré,
« il me la remettra. Cette malle renferme
« entre autres objets, la note indicative
« du lieu où j'ai fait le dépôt. En m'en-
« voyant la somme de..... que je lui dois,
« vous me procurez le moyen de m'ac-
« quitter envers lui; il me rendra ma
« malle, et, sur-le-champ, je vous fe-
« rai parvenir la note, afin que vous
« puissiez non-seulement être dédom-
« magé de l'avance que vous m'aurez
« faite, mais encore recevoir un témoi-
« gnage certain de ma reconnoissance,
« et de la confiance que j'ai en vous. «

Tel est l'esprit dans lequel sont conçues ces lettres connues sous le nom de lettres de Jérusalem, et à la faveur desquelles les filoux font tous les jours de nouvelles dupes.

Un ecclésiastique retournant chez lui entre chien et loup ; fut arrêté par une bande de filous qui le sommèrent de leur accuser au plus juste la quantité d'argent qu'il portait. L'abbé leur répondit qu'il ne possédait en tout qu'une pistole. L'air effarouché avec lequel il prononçait ces derniers mots, donna quelque soupçon au chef de la troupe, qui lui dit : Monsieur, nous ne doutons nullement de la fidélité de votre rapport ; néanmoins comme le devoir de notre profession est tel, que nous ne pouvons y souscrire sans nous en assurer par la voie de fait, vous nous permettrez, je vous prie, de faire sur vous les visites ordonnées par les statuts du corps. Après quoi, tous se mirent en devoir de le fouiller ; mais au lieu d'une pistole, ils lui trouvèrent dix louis

qu'il venait tout fraichement de gagner au pharaon. Comment! monsieur l'abbé, lui dit alors le chef tout surpris, ou feignant de l'être, serait-il possible qu'un homme de votre état ait pu se résoudre à trahir la vérité pour satisfaire son avarice ? Vous ne pensez pas, sans doute, qu'un mensonge odieux dans la bouche d'un simple particulier, devient un grand crime dans un homme d'église, et que par-là vous vous exposez à déshonorer votre carractère. Si comme vous le deviez et comme nous nous y attendions, vous nous eussiez fait l'aveu sincère de la somme dont vous étiez porteur, notre intention n'étoit que de partager avec vous, comme cela se doit ; mais comme vous vous êtes avilli à nos yeux par cette supercherie, nous déclarons, dès ce moment, tout votre équipage de bonne prise. Là-dessus, l'orateur fit un coup-d'œil à

sa compagnie qui en deux minutes, mit l'abbé en état d'aller prendre le bain.

Trois filous ayant remarqué parmi une grande fouille de peuple qui était à la croix du Trahoir pour voir exécuter un gentil homme condamné à avoir la tête tranchée, un certain paysan du village de Colombe monté sur un fort bel âne, qui regardait avec une grande attention tout le mystère de la justice, ils entreprirent d'avoir l'âne du pauvre homme. Pour parvenir à leur dessein, ils se coulèrent tous trois parmi la presse, et étant parvenus jusqu'auprès du manant, l'un d'eux, appuyé sur le col de l'âne, lui cachait la tête de son manteau, pendant qu'un autre feignant de s'accoster doucement sur la croupe, le désangla subtilement; puis prenant avec son troisième

compagnon, les deux côtés du bât de l'âne, ils levèrent doucement le manant en l'air, sans qu'il s'en apperçut en aucune façon que ce fût, tant il avait l'esprit occupé à entendre chanter le *salve*, et à considérer le pauvre gentilhomme. Pendant une petite émotion qui arriva au sujet de quelques coupeurs de bourses qui pouvaient être de la cabale des filous, et justement lorsque le bourreau tirait son sabre pour donner le coup, le filou qui cachait la tête de l'âne le tirant par la bride, pendant que l'un des autres le piquait aux fesses avec une épingle, il tira la bête d'entre les jambes du paysan qui avait les yeux sur l'échafaud, et lui ayant fait faire quatre pas, l'emmena pendant que les deux autres soutiennent toujours le manant sur son bât. Aussitôt que le coup fut donné, les deux filous laissèrent tomber le paysan: ce pauvre

homme se voyant culbuté à terre, et son âne hors d'entre ses jambes, demeura tellement éperdu, qu'il ne savait s'il était mort ou vif; puis ayant repris un peu ses sens, il demanda à ceux qui étaient autour de lui, s'ils n'avaient point vu sa bourique; mais il n'en put apprendre autre chose, sinon qu'un homme vêtu de noir l'avait emmenée; et par ainsi le paysan fut contraint de s'en retourner à pied dans son village, grandement étonné d'une aventure aussi étrange, et dont il ne put jamais rendre raison à sa femme, ni à son curé.

Un homme de Dublin. homme d'un certain âge, très en réputation et fort riche, alla un jour recevoir dans un endroit une somme assez considérable en billets de banque et en or. En retour-

nant chez lui avec la somme, il fut arrêté par un homme qui paraissait hors d'haleine à force de courir, et qui le pria de vouloir bien venir voir sa femme attaquée d'un flux violent; il ajouta que le besoin de secours était pressant, et que le docteur serait content, puisqu'il ne lui promettait pas moins qu'une guinée pour une seule visite. Le médecin, qui était fort avare, s'empressa de la gagner; il dit à l'individu de marcher, de lui montrer le chemin, et qu'il le suivrait. On le conduisit dans une maison située dans une rue écartée; on le fit monter à un troisième étage, où on l'introduisit dans une chambre dont la porte fut soudain fermée à clef. Alors le conducteur, présentant d'une main le bout d'un pistolet au docteur, et de l'autre une bourse vide et ouverte: « Voila ma femme, lui dit-« il; elle eut hier un flux qui l'a reduite

« à l'etat où vous la voyez; vous êtes un « de nos plus habiles médecins, et je sais « que vous êtes plus que personne en « état de la guérir ; vous venez sur-tout « de tirer d'un endroit le remède néces« saire. Depéchez-vous de l'appliquer, « si vous n'aimez mieux avaler deux « pilules de plomb qui sont dans cet ins« trument. « Monsieur le docteur fit la grimace, mais obéit. Il avait quelques billets de banque et cent vingt-cinq guinées qui étaient en rouleaux. Il mit docilement ces dernières dans la bourse, et voulut sauver les billets; mais le filon les savait dans sa poche. « Attendez, lui « dit-il il, n'est pas juste que vous ayez « fait une si belle cure pour rien; je vous « ai promis une guinée pour votre visite, « je suis homme d'honneur, la voilà, « mais je sais que vous avez sur vous « quelques petites recettes très-efficaces

« contre le retour du mal que vous venez « de guérir; il faut que vous ayez la « bonté de me les laisser. « Les billets de banque prirent le chemin des guinées. Alors le filou cachant son pistolet sous son manteau, reconduisit le médecin, en le priant de ne point faire de bruit, le laissa au coin d'une rue, lui défendant de le suivre, et courut brusquement chercher un nouveau logement dans un quartier éloigné.

Un filou ayant mené sa femme à la friperie, lui fit louer un atour de dame passablement beau, moyennant un écu de six francs pour deux jours. L'ayant donc habillée, il la mena à un loueur de carosse du faubourg Saint Germain; il choisit le plus beau carosse, le cocher le mieux habillé pour la mener au Palais;

du Palais à la rue Aubry-Boucher, et delà à Saint Médéric; il paie le louage du carosse; sa femme seule monte dedans; se fait d'abord conduire au Palais, où ayant fait un tour, elle descend par la porte qui fait face à l'église Saint Barthélemy, où voyant quantité de laquais à louer, elle en choisit un fort bien fait, et dont l'habit approchait de la couleur de la casaque du cocher; elle le loue, l'emmène, le fait monter derrière le carosse, et en cet équipage se fait mener dans la rue Aubry-Boucher. Elle descend chez un marchand de passement, qui, la croyant ce qu'elle n'était pas, la reçut avec grand honneur. Elle lui demanda à voir de ses plus beaux points de Gênes. Le marchand lui en fit voir de ceux du plus grand prix qu'il eût dans son magasin. La dame en ayant fait choix d'un, ils convinrent de prix à quinze

cents livres: alors la dame dit au marchand, monsieur, prenez celui-là, et montezdans mon carossepour venir prendre votre argent chez moi, qui n'est qu'en la rue de la Verrerie. Ce que ce marchand ayant cru, il prend son manteau et son passement, et monte en carosse avec elle. La dame dit au cocher: Cloître Saint Médéric. J'ai là, dit-elle au marchand, une cousine à qui je veux montrer mon marché. Le cocher ayant arrêté devant le cloître Saint Médéric, la dame dit au marchand: monsieur, donnez-moi votre passement, je le vais faire voir à ma cousine; demeurez cependant dans mon carosse, car je ne ferai qu'entrer et sortir. Le marchand qui se croyait bien assuré de sa marchandise, ayant un carosse et des chevaux qui lui en répondaient, demeure dans le carosse pendant que la dame gagne une petite ruelle et s'enfuit

avec le passement. Cependant le marchand était dans ce carosse, attendant toujours le retour de la dame. Après avoir demeuré dans cette attente une heure, deux heures et trois heures en grande impatience, voyant enfin qu'elle ne revenait pas, il demanda au cocher comment s'appelle votre maîtresse? La loueuse de carosse, reprend le cocher? Non, non, dit le marchand, la dame que vous avez amenée ici. Monsieur, répond le cocher, je ne la connais point: elle est venue ce matin louer ce carosse, et en a payé le louage. Alors le marchand surpris demanda au laquais: dites-moi, je vous prie, comment se nomme votre maîtresse? A quoi le laquais fit réponse: monsieur je ne la connais pas encore: car elle ne m'a loué au Palais qu'à midi, et m'a seulement donné quinze sous pour mon dîner. Comment! dit le marchand,

grandement ému, vous ne la connaissez ni l'un ni l'autre? Non, je vous jure, dirent le cocher et le laquais. Ah! dit le marchand, voilà mon point de Gênes perdu! Il avait bien raison de le dire, car depuis il n'en a eu aucune nouvelle, et bien faché il s'en revint chez lui. Le cocher ramena son carosse dans sa maison, et le laquais retourna au Palais chercher une nouvelle maîtresse ou maître.

Un filou s'en fut sans chapeau dans une assemblée nombreuse, où il se proposait d'en choisir un à sa fantaisie. Il se mit à côté d'un magistrat qui avait un superbe castor. Le filou trouve le moyen de s'en emparer, comme le monde sortait en foule. Le magistrat qui sentait que son chapeau lui échappait de dessous

le bras, cria qu'on lui prenait son chapeau. Le filou, en même tems, se l'enfonça dans la tête, et tint ses mains dessus : Je défie qu'on prenne le mien.

Un jeune homme, contrefaisant l'étranger, se rend chez un tailleur, et lui dit : On m'a adressé à vous, monsieur, pour avoir un habit, et j'y viens avec confiance. Je ne regarde pas au prix, mais je désirerais une étoffe solide et bonne. Le tailleur de répondre qu'il s'efforcera de le satisfaire. Aussitôt il lui montre divers échantillons ; le jeune homme les examine, et prend sur chacun le conseil du tailleur ; enfin il s'arrête à une couleur que l'on dit être celle à la mode. On convient du prix ; on lui prend mesure, et l'habit doit être livré le lendemain matin à dix heures. Le jeune

homme présente au tailleur un billet de banque de cinq cents francs, et lui dit de se payer; le tailleur de répondre qu'il n'a pas coutume de recevoir de l'argent d'avance et qu'il le payera demain en recevant son habit. Il lui demande son adresse, afin de se rendre chez lui à l'heure indiquée. Le jeune homme se dispose à la lui écrire, mais il se rappelle qu'il est obligé de sortir de très-bonne heure; et pour ne pas faire faire une course inutile, il viendra lui-même prendre l'habit, et il sort. Le lendemain il arriva chez le tailleur à dix heures précises; il avait pris un cabriolet pour s'y rendre. Je suis de parole, comme vous le voyez, dit-il en entrant. Je le suis de même, reprend le tailleur; voici votre habit, veuillez le mettre pour voir s'il vous va bien. Le jeune homme l'endosse, et trouve qu'il ne le gêne point; il le

garde et roule l'habit qu'il vient de quitter: il va pour payer, il ne trouve ni sa bourse ni son porte-feuille; il a laissé l'un et l'autre sur sa cheminée. Je ne demeure pas loin de chez vous, dit-il au tailleur, faites-moi le plaisir de m'accompagner chez moi, je vous remettrai votre argent; j'ai un cabriolet vous serez bientôt de retour; d'ailleurs je vous raménerai. Le tailleur, qui ne devait pas se défier d'un homme qui avait voulu le payer d'avance, accepte la proposition. Le jeune homme n'oublie pas de prendre son habit sous le bras: ils montent dans le cabriolet que le jeune homme conduit lui-même, au bout d'un petit quart-d'heure, il arrête la voiture devant une porte cochère : il est inutile, dit-il au tailleur, que vous descendiez, je suis à vous dans deux minutes; mais le filou s'était arrêté devant un passage, et, au lieu de monter

dans la maison, avait gagné bien vîte au large. Le tailleur attendait avec impatience le jeune homme qui n'avait garde de revenir. Il s'informe au cocher du cabriolet s'il le connaît. — Nullement, il m'a pris sur la place. Sur ce que le cocher lui dit que la maison est un passage : Je suis escroqué, s'écria-t-il, et il descendit de la voiture en proférant ces mots; et comme il se disposait à s'en retourner à pied chez lui, le cocher l'arrêta, et lui dit: Comme il n'est pas juste que je perde ma course, et que vous êtes monté dans ma voiture, je vous prie de me payer. Je n'entre pas dans vos arrangemens avec la personne qui vient de s'en aller; je ne connais que vous pour mon débiteur. Le tailleur, tout en maudissant le jeune homme qui l'avait dupé, paya le cocher, et s'en revint tristement chez lui.

Une princesse d'Allemagne, se trouvant un jour à l'Opéra, que la reine honorait ce jour-là de sa présence, vit entrer dans sa loge un gentilhomme suivi de deux pages. Ce seigneur, après avoir salué respectueusement cette princesse, lui demanda, au nom de la reine, de vouloir bien lui confier une de ses boucles d'oreilles, en lui disant que sa majesté les trouvait d'une grande beauté, et qu'elle désirait en avoir une. Tout aussitôt la princesse s'empressa d'ôter une de ses boucles, et de la remettre au gentilhomme, en le priant de vouloir bien présenter ses respects à sa souveraine. Le gentilhomme, après avoir reçu ce bijou, sortit de la loge. Durant le spectacle, la princesse ne s'occupa point de sa boucle d'oreille; mais l'opéra étant

achevé, et ne voyant point arriver sa boucle, elle envoya l'un de ses officiers près de la reine, lui demander si elle n'avait plus besoin de cet objet. La reine étonnée lui fit dire qu'elle n'avait point vu de boucle d'oreille, et qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire. La princesse jugea alors que le soi-disant gentilhomme était un escroc.

Un filon, ayant appris que proche de la place Maubert, une honnête femme veuve logeait des pensionnaires, entra effrontément dans cette maison, et n'ayant rencontré dans une chambre que trois manteaux de tous ceux qui étaient en pension, il s'en saisit à l'instant, et les mit sous le sien; il redescendait les escaliers plus vite qu'il ne les avait montés et se disposait à franchir le seuil de

la porte, lorsqu'un jeune avocat, qui etait pensionnaire de cette maison, revenant de la ville avec un manteau doublé de panne, rencontrant le filou, lui demanda d'où il venait; à quoi le coquin répond, sans s'étonner, qu'il allait dégraisser des manteaux que des messieurs qui logeaient dans cette maison venaient de lui donner. Le jeune avocat regardant aussitôt le collet et le haut du sien qui était gâté de poudre, dont on se servait beaucoup en ce temps-là, lui demanda si cela serait bientôt fait: le filou ayant répondu que dans une heure il les rapporterait comme neufs, l'avocat lui donne son manteau, et le prie de le nettoyer au plutôt. Tellement que par cette ruse le drôle emporta quatre manteaux au lieu de trois, et ne les rapporta pas. On laisse à juger ce qui se passa entre les pensionnaires, lorsqu'ils virent leurs manteaux

perdus, et la manière dont ils se moquèrent de l'avocat qui avait perdu le sien par sa propre faute.

Deux filous étaient un jour au perron du Palais-Royal: l'un tenait à la main une montre de cuivre bien dorée, et criait : Qui veut acheter ma montre ; j'ai besoin d'argent, je la donne à bon compte? un paysan bien vêtu passe dans ce moment là, et s'arrête. L'autre filou, voyant le moment propice, s'avance, prend la montre, l'ouvre, examine le mouvement, tâte la boîte, qu'il trouve forte ; le mouvement lui paraît excellent. Combien voulez-vous vendre votre montre? —Six louis.—C'est trop cher. —Vous l'avez examinée, et vous êtes en état de juger qu'elle vaut davantage.—

Je le sais; mais je vous en donne cinq; voyez si ce prix vous convient.—Je ne le puis; mettez cinq louis et demi, et elle est à vous.— Cinq louis, pas plus. Pendant ce marché, le paysan était toujours présent, et avait toujours la vue sur la montre. On convient de cinq louis: le filou remet à son associé deux louis: Je n'ai que cette somme sur moi; mais si monsieur, en s'adressant au paysan, veut m'avancer trois louis, je vais lui laisser la montre en nantissement; je ne lui demande qu'un quart-d'heure pour venir lui remettre la somme. Le paysan, qui croit que la montre est en or, et qui voit qu'il ne peut rien perdre, donne les trois louis. Le filou en s'en allant, lui dit: Je suis à vous dans le moment. L'autre ayant reçu l'argent, s'éloigne aussitôt. Le paysan attend en vain deux bonnes heures avec impatience; il prend son

parti et continue sa route. De retour à son logis, il raconte son aventure; on lui demande à voir la montre, et sur l'examen, on lui dit qu'il est trompé, que ce n'est qu'une montre de cuivre doré. Qui fut surpris? Ce fut le paysan.

Un gentilhomme, dont on escamota la bourse au Palais, résolut d'attaquer le premier filou qui travaillerait dans sa poche. Il s'y fit mettre un ressort dont le jeu était si juste, que dès qu'on mettait la main dans cette poche, il la resserrait tellement qu'on ne pouvait plus la degager. Il retourna au Palais le lendemain. Dans le temps qu'il faisait une emplette, il fut joint par un filou qui, dans une opération, fut pris comme un rat au trébuchet. Le gentilhomme s'en étant apperçu, ne se retourna point vers lui; mais il se mit à courir. Le filou était

obligé de le suivre malgré lui Il le promena partout, et le donnait en spectacle à tout le monde. On était fort surpris de voir ces deux inséparables: on croyait que c'était une gageure. Le filou disait avec une extrême humilité: Monsieur, ne me perdez pas ; je ferai tout ce que vous exigerez de moi ; je me soumets à tout. Le gentilhomme, après avoir fait long-temps la sourde oreille, lui dit : Fais-moi trouver ma bourse qui me fut volée hier, je ne te relâcherai qu'à ce prix. Le filou qui n'avait pas l'argent sur lui, le mena auprès de ses camarades pécunieux, à qui il expliqua son infortune. Pour délivrer le pauvre prisonnier, il fallut que l'argent volé se rendît. Ce fut la rançon du filou.

Un officier allant de Troies à Rheims, monté sur son cheval, fut accosté de deux

autres voyageurs, aussi à cheval. Tous les trois s'arrêtent et dînent ensemble à la même auberge. Au moment de payer l'un des deux offre de payer toute la dépense, sauf à faire le compte de chacun à la fin du voyage : la proposition est acceptée; il tire une bourse remplie d'or et satisfait l'hôte. Sur les représentations que lui fit l'officier qu'il est imprudent de porter sur soi une somme aussi considérable : « Cela peut-être, repondit-il, « mais nous voyons bien à qui nous avons « à faire, et certainement nous n'avons « rien à craindre. » Le soir on descend encore à une auberge; il ne se trouve de libre qu'une chambre à trois lits, et nos cavaliers y prennent chacun le leur. L'officier se plaignant d'être fatigué, le zélé compagnon de voyage lui conseilla de dormir sans inquiétude bien avant dans la matinée, prenant sur lui de se lever de

bonne heure pour compter avec l'hôte, faire panser les chevaux, et pourvoir à tous les apprêts du départ. Sur cela l'officier s'endort dans une parfaite sécurité; mais au moment de son réveil, il cherche sa montre, et ne la trouve point; inquiet, il saute à bas du lit, sa bourse lui avait été enlevée; il descend en hâte; mais nos filous étaient déja loin: ils avaient fait entendre à l'aubergiste que leurs chevaux étant plus fatigués que celui de l'officier, ils les rejoindrait sans peine.

Un capucin; frère quêteur, revenait dans son couvent avec ce qu'il avait pris de poissons; un coquin l'arrête, et lui demande, le pistolet sur la gorge, la bourse ou la vie. Le moine fait ses représentations, lui déclare que c'est tirer

a poudre au moineau; qu'un homme de sa robe n'a pas grand'chose à donner; l'autre insiste, lui fait vider ses poches, ses goussets, et ses aiselles, sa tirelire, forme une capture de trente-six livres, et s'en va. Le moine le rappelle et lui dit, Monsieur, vous me paraissez mettre bien de l'humanité dans votre procédé; rendez moi un service : je vais rentrer dans mon couvent; j'aurai besoin de justifier que j'ai été volé, ou je cours risque d'essuyer un châtiment plus cruel que la mort; tuez-moi, ou fournissez-moi quelque excuse. Père, que faut-il faire ? Tirez-moi votre pistolet dans quelqu'endroit de ma robe, que je puisse prouver avoir fait quelque défense.—Volontiers, étendez votre manteau. Le voleur tire, le capucin regarde :—Mais il n'y paraît presque pas !— C'est que mon pistolet n'était chargé qu'à poudre... Je voulais

vous faire plus de peur que de mal.— Mais vous n'avez point d'autres armes sur vous ?—Non. — A ces mots le capucin lui saute au colet... Coquin ! nous sommes donc à armes égales?... Ce moine étoit grand, gros et vigoureux ; il terrasse le fripon, le roue de coups, le laisse pour mort sur la place, reprend ses 36 livres et revient triomphant à son couvent.

Une femme de Paris, qui donne à jouer chez elle, ayant formé le plan de se faire faire un boudoir, engagea un de ses amis à faire venir chez elle un bon architecte. Celui-ci arrive, on le consulte; on demande ses idées, on les débat ; le temps s'écoule, on lui propose de souper; il ne soupe pas ; mais il ne peut se refuser à l'invitation de passer la soirée.

On l'invite en même-temps à faire une partie ; mais comme il ne joue pas, la maîtresse de la maison veut absolument qu'il soit de moitié avec elle: il consent à peine, s'assied et s'endort ; à deux heures du matin, on le réveille pour le faire assister aux comptes, dont le résultat est que la dame a perdu six mille deux cents livres, moitié pour lui trois mille cent livres. Il se récrie sur la somme et on le presse au point qu'il fait son billet de cette somme payable le lendemain matin. Le porteur de billet s'est présenté, et l'homme trompé a cru devoir payer. Il n'a plus été question, comme on doit bien se l'imaginer, de boudoir à décorer.

Un archevêque de Cantorbery, en allant à sa maison de campagne, s'arrêtait ordinairement à une petite auberge

isolée au milieu d'une forêt, pour faire rafraîchir son équipage; il aperçut de la fenêtre de cette auberge un particulier qui se promenait seul ça et là dans les bois, gesticulant et remuant les lèvres comme un acteur qui répète seul son rôle; il fut curieux de savoir ce que cet homme faisait; il l'aborde et lie avec lui une conversation que celui-ci interrompait à chaque instant par de nouveaux gestes et un soliloque presque continu, « A quoi êtes-vous donc occupé, lui dit « l'archevêque ?—Je joue, dit l'autre. « — Avec qui ? Avec Dieu. » Il n'en fallut pas davantage pour persuader à l'archeveque qu'il parlait à un fou, et il résolut de s'en amuser quelques instans. « A quel jeu jouez-vous ?—Aux échecs. « —Et le jeu est-il interressé?—Assuré- « ment.—Quand vous gagnez ou que « vous perdez, comment faites-vous vos

« comptes ? — Très-aisément : lorsque
« je perds, Dieu m'envoie aussitôt un
« pauvre à qui je donne ma perte, au
« moment où je vous parle je suis *mât*,
« et je dois cinquante guinées. » A ces mots il tire cinquante guinées de sa poche, les donne à l'archevêque et s'enfuit. Le prélat ne savait que penser d'une aventure aussi singulière. Il continua sa route et distribua aux pauvres les cinquante guinées. A son retour il trouve son homme au même endroit et l'aborde, comme une ancienne connaissance, Eh bien !
« jouez-vous toujours, lui dit-il, com-
« ment la chance a t-elle tourné depuis
« notre dernière entrevue? — Tantôt
» bien, tantôt mal, répondit le joueur;
« aujourd'hui j'ai fait les plus beaux
« coups du monde ; à l'instant où vous
« m'avez abordé je gagnais la cinquième
« partie. — et qui vous paiera, dit l'ar-

« chevêque ? —ce sera vous, dit brus-
« quement l'autre, en tirant un pisto-
« let de sa poche ; car comme Dieu
« m'envoie toujours un pauvre quand je
« perds, il ne manque jamais de m'en-
« voyer un riche quand je gagne. »
L'archevêque venait de recevoir cinq cents guinées, le joueur le savait, il fallut les lui donner. Le prélat s'apperçut alors, mais trop tard, que cet homme qu'il avait cru fou n'était qu'un fripon.

Il y avait deux frères dans la ville de Mondidier, l'un nommé Joseph Dubois, et l'autre Bernard Dubois, fils d'un riche marchand de cette ville. Joseph Dubois, qui était l'aîné, fut par son père envoyé à Paris, chez un marchand drapier, chez lequel ayant appris le commerce, il se fit recevoir maître, et

s'habitua dans Paris où il prit femme, de laquelle il eut quelques enfans. Bernard Dubois demeura à Mondidier, faisant la profession de son père, qui était orfèvre. Il s'y maria; mais il ne put avoir d'enfans. Un certain filou, natif de Mondidier, étant à Paris, et connoissant fort bien les deux frères et toute leur famille, résolut de faire un coup de sa main chez ce Joseph Dubois, drapier, qui demeurait dans la rue Vivienne. Il avertit de son dessein quelques méchans garnemens de Paris qu'il fréquentait; leur disant que, par une subtilité qu'il avait imaginée, il trouverait moyen de se faire recevoir à souper et à coucher chez ce drapier; qu'ils ne manquassent pas de se trouver dans la rue vers une heure après minuit; qu'il leur ouvrirait la porte et qu'ils auraient occasion de faire un

beau butin là-dedans : ce qu'ils résolurent de faire.

Ce filou, pour venir à bout de son dessein, vint trouver ce marchand drapier, presque tout nud, c'est-à-dire, en fort mauvais équipage, sans bas, ni souliers, chapeau, pourpoint, ni manteau, mais seulement avec des vieux haillons qui lui servaient de chausses, à qui il dit qu'il avait une bonne et une mauvaise nouvelle à lui apprendre : la mauvaise, était celle de la mort de son frère Bernard Dubois ; et la bonne, que n'ayant point d'enfans, il était son héritier, et qu'il l'avait laissé exécuteur de son testament. Cette nouvelle fut capable de consoler promptement Joseph Dubois de la perte de son frère : il demanda au filou s'il n'avait point de lettre de sa belle-sœur. Il répondit qu'oui, et qu'elle lui mandait qu'il la vint trouver

en diligence. Mais savez-vous, continua-t-il, le malheur qui m'est arrivé? Passant par Versailles, où j'ai dîné dans une auberge où il ne me souvenait pas que je devais vingt-francs, il y a quatre ou cinq ans, les maîtres de l'hôtellerie me l'ont rappelé; et comme je n'avais point d'argent pour les payer, ils m'ont dépouillé de mon habit, l'ont pris, et m'ont donné seulement ce méchant haillon que vous voyez. Je me suis trouvé si étonné de ce procédé, que je n'ai pas songé à prendre la lettre de madame votre belle-sœur, que, de peur de la perdre, j'avais cousue dans une des basques de mon pourpoint. Je suis cependant tout prêt à réparer cet oubli, si vous voulez me faire la faveur de me prêter cette somme de vingt livres pour aller chercher mon habit; madame votre sœur qui me connaît fort bien, et chez qui je suis tous les

jours, étant son proche voisin, vous la rendra sans doute, dans le cas où je n'aurais pas le moyen de vous la rendre sitôt. Là dessus, il lui raconta tant de particularités de Mondidier et de toute sa parenté, dont il était fort instruit, que Joseph Dubois ne fit point de difficulté de lui donner cette somme, tant il avait hâte de voir cette lettre qui lui annonçait une si bonne succession; car il savait bien que son frère était à son aise.

Avec cet argent le filou fit bonne chère à Paris le tems qu'il fallut mettre pour faire croire qu'il avait été à Versailles, et qu'il en était revenu. Il s'en va chez un frippier, où, pour dix francs, il eut un habit complet qui avait été porté, puis s'en alla au cimetière de Vaugirard trouver un secrétaire de ce lieu-là, à qui il fit écrire une lettre aux termes qu'il voulut, au nom de la femme de ce Ber-

nard Dubois, et la porta à ce drapier, qui l'ayant lue et vu qu'elle lui confirmait ce que le porteur lui avait dit de bouche, que sa sœur le priait de venir à Mondidier en diligence, il ne douta plus de la vérité. Le filou, pour s'excuser de ce que la lettre n'était point de la main de sa sœur, avait fait écrire dedans qu'elle le priait de l'excuser; que la grande affliction où elle était ne lui avait pas permis, vu qu'elle n'eût su écrire un mot sans baigner le papier de ses larmes; remettant le surplus de la lettre à la relation du porteur, qu'elle attestait être homme de bien et de sa connoissance.

Joseph Dubois retint le filou à souper et à coucher chez lui, qui était ce qu'il demandait, lui disant que pour répondre au desir de sa sœur, il se mettrait le lendemain au matin en chemin avec lui pour aller à Mondidier. Lorsque tout le monde

fut couché, le filou, qui n'avait pas envie de dormir, ouvre une fenêtre qui répondait sur la rue, pour observer l'arrivée de ses compagnons, qui ne tardèrent pas à venir; il descend en bas pour leur ouvrir la porte; mais comme ordinairement, et principalement dans Paris, où chacun se tient sur ses gardes, les portes des marchands sont fermées à double ressort, il lui fut impossible de l'ouvrir, de sorte qu'il fut contraint de remonter et de jeter par la fenêtre quelques pièces de drap à ses compagnons, n'osant pas en prendre beaucoup ni d'autres meubles, de peur qu'on ne s'en apperçut au logis, puisqu'il fallait qu'il se fit voir.

Le lendemain au matin, Joseph Dubois fait appeler le filou et lui dit qu'ayant songé la nuit au voyage qu'il voulait entreprendre, il ne trouvait pas à propos

de paraître à Mondidier qu'il ne fût habillé de deuil, qu'il fallait du temps pour cela, et partant qu'il lui conseillait de retourner à Mondidier retrouver sa belle-sœur avec un mot de lettre qui lui remit, dans laquelle il expliqua la raison qui l'obligeait de retarder encore deux ou trois jours, au bout desquels il ne manquerait pas de se rendre auprès d'elle, la consolant le mieux qu'il lui fut possible de l'afflition qui lui était arrivée : il lui donna aussi de l'argent pour faire son voyage, et pour la peine qu'il avait eu de lui apporter une si bonne nouvelle, quoiqu'il lui témoignât beaucoup plus de regret de la mort d'un si bon frère, que de cette bonne succession

Ce filou voyant qu'il n'avait fait qu'une partie de ce qu'il désirait, résolut de faire la même chose à Mondidier à Bernard Dubois, et lui faire entendre que

son frère Joseph était mort à Paris, pour être reçu de même dans sa maison et attraper quelques pièces d'orfévreries. Pour venir à bout de son dessein, il fit, par un secrétaire du Vaugirard, contrefaire une lettre de la femme de Joseph Dubois, aux mêmes termes que celle qu'il avait fait faire auparavant, lui donnant avis du malheur qui lui était arrivé, d'avoir perdu un bon mari, et lui un si bon frère; lui disant que son mari lui avait laissé quelques legs par son testament, dont il le faisait exécuteur, et tuteur de ses enfans en bas âge; le priant de venir en diligence à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, lui faisant les mêmes excuses de ce que cette lettre n'était pas de sa main.

Avec cette lettre il arrive à Mondidier. il la présente à Bernard Dubois, qui fut bien fâché d'apprendre une si mau-

vaise nouvelle. Croyant que cet homme était venu exprès de Paris; qu'il était envoyé par sa belle-sœur, il lui fit faire bonne chère, lui disant qu'il s'en retournerait le lendemain avertir sa belle-sœur qu'il s'allait faire habiller de deuil, et que dans deux jours il l'irait trouver, et il lui donna un mot de lettre pour elle; mais le filou au lieu de passer la nuit à dormir, crocheta un petit cabinet, dans lequel il prit une petite boîte où il y avait quelques bagues de prix avec quelques autres diamans et perles, de sorte qu'il fit mieux ses affaires à Mondidier qu'il n'avait fait à Paris: et dès le lendemain de grand matin il part, feignant d'aller à Paris porter la lettre. On ne s'apperçut pas si promptement du manque de cette boîte; car le lendemain l'orfèvre ne songea qu'à faire dépêcher son deuil pour s'en aller promptement à Paris.

Le bon de l'affaire est que Joseph de Paris, et Bernard de Mondidier partirent le même jour pour faire leur voyage, et qu'ils vinrent tous deux coucher à Senlis, qui est environ la moitié du chemin de Mondidier à Paris; mais Joseph étant parti un peu plutôt, arriva de meilleure heure: il alla coucher au Lion d'or, qu'il apprit être la meilleure hôtellerie. Il soupa sitôt qu'il fut arrivé, et s'en alla coucher ensuite pour partir le lendemain au matin. Bernard arriva fort tard; il s'informa de la meilleure hôtellerie, on lui enseigna le Lion d'or où il fut demander une chambre: on lui en donna une joignant celle de son frère, qui était couché et qui dormait; et pour y aller il fallait passer au travers de celle où son frère était; à quoi il ne prit point garde en passant, et s'alla coucher

avec un de ses amis qu'il avait emmené avec lui.

Comme ils discouraient ensemble dans cette chambre, Joseph s'étant éveillé, entendit la voix de Bernard qu'il jugea approcher de celle de son frère, quoiqu'il ne pût pas discerner les mots, dont il s'étonna fort, et commença à avoir peur que ce ne fût l'ame de son frère qui revenait ; mais ce qui le confirma bien davantage dans cette appréhension, fut qu'ayant pris envie à Bernard, étant couché, d'aller aux lieux secrets, il se lève nud en chemise et passe au travers de la chambre de son frère, qui, au moyen du clair de la lune qu'il faisait, eut le moyen de le reconnoître, et qui, le voyant en cet état, jetta un grand cri, qui ne donna pas moins de peur à Bernard, qui reconnut la voix de son frère, et qui s'en retourna à son lit extrêmement effrayé,

croyant de son frère, ce que son frère croyait de lui; de sorte qu'ils passèrent tous deux le reste de la nuit dans l'appréhension l'un de l'autre. Mais le bon fut le lendemain au matin, qu'ils se rencontrèrent en deuil l'un de l'autre, chacun s'enfuyant de son compagnon avec des signes de croix, pensant voir un fantôme. Peu à peu s'étant enhardis, ils ne doutèrent plus du tour qu'on leur avait fait; de façon que chacun s'en retourna chez soi, où, au bout de quelque tems, ils s'aperçurent du larcin, le drapier de son drap, et l'orfèvre de sa boîte; mais il fallut que l'un et l'autre prît patience, parce qu'ils ne voyaient aucun remède à leur perte.

Plusieurs filoux s'étant associés ensemble. L'un passait pour un banquier, d'au-

tres étaient soit commis ou garçons de bureau. Un d'entre eux, qui avait un accent étranger, prenait le titre de négociant, et, en cette qualité, logeait dans un hôtel garni. Pour mieux en imposer, voici la manière qu'ils employaient pour mettre à contribution divers négocians. Afin donc de donner un crédit assuré au banquier supposé, qui était la cheville ouvrière de toutes les opérations, l'un d'eux déguisé en garçon de bureau, et qui pour écarter tous les soupçons qu'on pourrait former sur leur intrigue, ne demeurait ni dans le même endroit ni dans le même quartier, venait tous les jours et à plusieurs reprises, mais sous des costumes différens, chez le banquier, ayant soin de tenir à la main divers effets et emportant une sacoche d'argent plus ou moins forte, qu'un autre associé, mais paraissant garçon affidé du bureau

allait reprendre dans l'endroit convenu entre eux, et rapportait comme arrivant de recette à la maison du banquier, de manière que, d'après ce manège, le banquier paraissait faire un commerce considérable et s'acquit en peu de temps une grande considération,

Le rôle de négociant étranger, qui, comme nous avons dit, demeurait dans un hôtel garni, était d'aller faire des acquisitions chez de gros négocians. Il se présentait donc dans les forts magasins, y choisissait les marchandises de meilleure défaite pour l'achat desquelles il proposait des traites de différens marchands étrangers, à trois et quatre usances, mais qui étaient tirées sur le banquier son associé, et acceptées par lui. Tel est, disait-il, la condition de mon paiement; si elle vous convient, je viens vous laisser la traite pour que vous puissiez envoyer

chez le banquier, pour vérifier si c'est sa signature, et prendre en même temps dans le quartier des renseignemens sur son compte. On allait donc chez le banquier, qui reconnaissait bien sa signature et en assurait le paiement à son échéance. On était d'autant plus porté à ajouter croyance à ce qu'il disait, qu'on voyait sur son bureau des piles de pièces d'argent et d'or. Les informations que l'on prenait dans le quartier étaient d'autant plus avantageuses, que les voisins, d'après ce qu'ils voyaient journellement, s'accordaient tous à dire que le banquier faisait un commerce immense, et qu'on ne voyait qu'argent sortir et entrer chez lui. Chacun s'en retournait chez soi, dans la ferme persuasion qu'on ne pouvait traiter plus solidement. Dès que le prétendu négociant revenait, il jugeait à l'acceuil qu'on lui faisait, de la réussite de son pro-

jet; sa pacotille était toute prête on la lui montrait, il la vérifiait, il la soldait en lettre de change, sur lesquelles on lui rendait souvent de l'argent. On lui envoyait à son hôtel la marchandise qu'il avait soin d'expédier aussitôt à un de leurs commettans affidés; de sorte que d'après cette friponnerie qui était renouvelée chaque jour chez divers marchands, celui-ci reçut une quantité considérable de marchandises dans tous les genres possibles. Toutes les traites qu'il donnait en paiement étaient presque toutes aux mêmes échéances. Comme les marchands avec lesquels il trafiquait, n'avait entr'eux aucune relation quelconque, ils ne pouvaient point se communiquer leurs affaires, ce qui écartait tous les soupçons sur la maison de commerce. Comme le jour des échéances approchait, peu de tems auparavant le banquier, les commis

et garçons de bureau et le négociant supposé disparurent; de sorte que le jour du payement des traites les porteurs ne trouvèrent personne, et ne purent avoir aucune indication sur leur demeure. On fit les recherches les plus exactes, mais elles furent vaines: chacun en fut pour sa marchandise.

Un filou, plein de confiance dans son métier, loua un carosse coupé et habilla un de ses camarades pour lui tenir lieu de laquais Il arrête devant la boutique d'un marchand de drap, et parait frappé de la couleur de deux pièces de drap, qui étaient exposées en vente. Il interroge son laquais, et lui demande si cette couleur n'était pas celle de sa grande livrée; le laquais lui répond affirmativement.

Il fait auner les deux pièces, en demande le prix et les achète. Il tire sa bourse dans laquelle il ne trouve plus que cinq louis. Il a couru toute la matinée pour différens achats, et il a dépensé plus qu'il ne s'était proposé ; il est pressé ; il jette les cinq louis sur le comptoir, tire sa montre, la remet au marchand. Le laquais s'empare de la marchandise en protestant qu'aussitôt que le marquis sera arrivé à l'hôtel, il reviendra lui-même apporter l'argent et reprendre la montre. Le marchand embarrassé, craint de se compromettre vis-à-vis d'un homme de qualité, prend le prétexte qu'il ne peut ni veut recevoir de gages; offre de faire porter le drap. Le marquis ne veut point importuner: il observe qu'ayant sa voiture, il est plus simple qu'il se charge du drap: à l'égard du gage cela lui est indifférent, il n'est pas juste qu'on lui

confie la marchandise sans le connaître. Il monte dans la voiture, et part sans attendre de réponse. Il s'arrête dans la même rue à la porte d'un horloger; il y trouve deux pendules qui lui conviennent, il les achète dix-huit cents livres. Il veut que l'on vienne les placer sur-le champ dans son appartement; comme la voiture est à ressort, il croit qu'elles seront mieux avec lui; mais elles se trouvent si petites, qu'elles occupent, avec M. le marquis, toute sa capacité. M. le marquis ordonne à son laquais de retirer les deux pièces de drap; l'horloger veut bien s'en charger et les faire porter par son garçon. M. le marquis monte dans la voiture; donne son adresse, et recommande qu'on le suive immédiatement avec ses deux pièces de drap. L'horloger cherche l'hôtel, et ne le trouve point; il nomme le marquis, il n'est pas connu, il revient

chez lui, dans l'espérance que M. le marquis impatient, enverra chercher son drap, et du monde pour peser ses pendules. Le lendemain, il voit arriver chez lui son voisin, Marchand de drap, qui lui présente la montre laissée en gage par M. le marquis. Cette montre est de cuivre doré; il lui conte avec amertume sa triste aventure. L'horloger lui riposte par ses deux pendules, et lui montre le drap déposé chez lui. Le marchand reconnait ses deux pièces, les réclame, le menace de le faire assigner. Plusieurs voisins sont consultés sur ce sujet, et décident que chacun doit garder ce qui lui a été laissé en nantissement.

Trois filous voyant un campagnard chargé d'un porte manteau, l'un d'eux le joint, lie conversation avec lui; et

l'interroge si adroitement qu'il parvient à savoir où il va. D'après les renseignemens qu'il a obtenus, il le quitte, va rejoindre ses compagnons à qui il fait part de ce qu'il a appris Un autre prend le devant pour aller à la maison où le campagnard se rend. Dès qu'il le voit peu éloigné de la demeure indiquée, il se présente à lui, en lui disant : Ah ! monsieur j'allais au-devant de vous; on est impatient de vous voir: que vous devez être fatigué! en disant ces mots, il le débarrasse de son porte-manteau qu'il remet au troisième associé qui l'avait accompagné: Tiens, camarade, porte cette valise à la maison et annonce l'arrivée de monsieur. Que l'on se fait de joie, continue-t-il de dire de vous voir en arrêtant le campagnard et en lui tenant plusieurs propos dans le même genre pour donner le tems à son camarade de

s'évader. Lorsqu'il ne l'apperçoit plus il prétexte un besoin, et dit au campagnard d'aller toujours, et qu'il sera aussitôt que lui au logis; mais il n'a pas plutôt fait quelques pas, que le fripon décampe au grand étonnement du campagnard. Il entre cependant dans la maison où il est attendu; il demande son porte-manteau; on lui dit qu'on n'a rien apporté. D'après le compte qu'il rend, on juge facilement qu'il a été la dupe des personnes qui l'ont accosté.

Un jour de l'anniversaire de la naissance de S. M. Britannique, des filous voyant que les avenues du palais de St.-James étaient remplies de gens que la curiosité avait attirés pour voir les personnes qui allaient à la cour, lâchèrent un gros chien qu'ils avaient mené en

lesse, au milieu de la foule, et au moment où cet animal, mis en liberté, cherchoit à se faire jour à travers la populace, ils crièrent qu'il était enragé. Cette rumeur occasionna une si grande confusion parmi le peuple, que tous les spectateurs se jetèrent les uns sur les autres. Ceux qui étaient dans le secret saisissant ce moment, firent une abondante récolte de montres, de bourses, de tabatières qui, dans le tumulte, changèrent de poche en un clin d'œil.

Dans un certain village de Normandie, un laboureur fit tuer un cochon pour sa provision ; et comme c'est la coutume au pays quand on a tué, d'envoyer à ses voisins et à ses amis de la saucisse et des boudins, du

pied, de l'oreille et du foie, et lorsque les autres tuent, ils renvoient les mêmes présens à ceux de qui ils les ont reçus; ce laboureur qui en recevait de tous ses voisins, et qui ne tuait qu'un cochon, étant bien en peine de ce qu'il devait faire, s'adressa à un de ses voisins qui, à ce qu'il croyait, était un de ses meilleurs amis, lui disant : Compère, il y a plusieurs personnes dans cette paroisse qui m'envoient tous les ans des présens quand ils tuent des cochons; de sorte que maintenant que j'en tue, je me trouve comme obligé de leur rendre et suis bien en peine de ce que je dois faire: car si je veux rendre les présens à tous, ne tuant qu'un cochon, il ne suffirait pas; c'est pourquoi, je vous prie de me dire ce que je dois faire en cette occasion. Ce que vous devez faire, lui dit ce voisin; si j'étais à votre place,

je pendrais mon cochon à la fenêtre de ma chambre, de manière que chacun le vît, et le lendemain au matin, je ferais accroire à tout le monde que l'on me l'aurait dérobé ; par ce moyen je serais exempt de faire des présens à personne. Je proteste, dit-il, que vous avez raison ; je suis résolu de suivre votre conseil : à quoi il ne manqua pas. Il fait pendre son cochon, comme celui-ci le lui avait conseillé, dans un endroit, de sorte qu'il pouvait être vu d'un chacun, et il était en belle prise. Aussi celui qui lui avait donné ce conseil ne manqua pas de se lever la nuit ; et de le lui dérober tout de bon. Le lendemain au matin, le laboureur fut bien étonné quand il ne trouva plus son cochon : il maudit aussitôt l'invention de son voisin, qu'il avait tant approuvée la veille. La première personne qu'il

rencontra fut ce même voisin, à qui il dit: Compère pardine tu ne sais pas, on m'a cette nuit dérobé mon cochon que je fis tuer hier.— Bon! répliqua son voisin, voilà comme il faut dire. Ce n'est pas le tout, poursuivit le laboureur, je te proteste que ce n'est pas une feinte, et que tout de bon on me l'a dérobé. Voilà qui est bien dit, répondit le voisin; soutenez-le toujours aussi fermement, et assurément tout le monde vous croira. Le laboureur se mit à jurer et à affirmer qu'il ne se moquait point; et plus il jurait, plus l'autre lui disait qu'il avait raison; de sorte que voilà tout ce qu'il en put avoir.

Un filou ayant emprunté chez des particuliers un cheval pour faire sa route, offrit à un curé qu'il rencontra, de le tro-

quer contre le bidet qu'il montait, simplement avec six louis de retour. Le marché était d'or; le bon pasteur ne voulait pas le croire. Le filou le persuada en lui disant qu'il était mauvais écuyer, et que le cheval était trop ardent pour lui; il lui demanda un simple plaisir en sus du marché, celui de vouloir bien remettre une lettre à un de ses voisins; celui-ci promit de le porter à son adresse, il se rendit en effet directement au lieu indiqué. Quelle fut sa surprise, lorsqu'étant descendu de son palefroi, il vit qu'on caressa son cheval, qu'on le mena à l'écurie, et que le maître lui fit beaucoup de remercîmens de la peine qu'il avait prise de le lui ramener!

Une jeune et jolie servante de Berlin, s'appercevant que son maître la regardait

avec plaisir, se mit en tête de se faire épouser, et pour arriver plus promptement à ce but, elle alla consulter une célèbre tireuse de cartes. La sorcière la reçoit d'un air grave, la considère, lui dit qu'elle juge à ses traits qu'il lui arrivera quelque chose d'heureux. Elle prend ensuite un jeu de cartes, en fait suivant la coutume ordinaire, des tas differens, auxquels elle donne des interprétations avantageuses. Après avoir fait plusieurs fois ce manège, elle dit à la servante que son maître la voit en effet d'assez bon œil, mais qu'il faudrait employer le secret de son art pour opérer le mariage, si toute fois la jeune fille voulait faire quelques sacrifices. La pauvre innocente, après s'être bien assurée de la devineresse si elle ne se compromettait pas dans ce qu'elle allait lui prescrire de faire, et d'après l'assurance de

la devineresse, en qui elle avait la plus grande confiance, se résigne à tout ; et elle paye de tout l'argent qu'elle possède douze paquets d'une poudre sympathique qu'elle doit faire prendre secretement à son maître. Celui-ci ! dès le lendemain trouve un goût étrange à son café, il questionne la jeune servante, elle se trouble, et ses réponses augmentent ses soupçons. Pressée très-vivement, la jeune fille avoue ce qu'elle a fait, et dans quelle intention. La poudre fut aussitôt soumise à une analyse chimique, et n'offrit heureusement aucun ingrédient dangereux. La police envoya arrêter la sorcière, qui fut condamnée à six mois d'emprisonnement, après avoir été exposée au pilori, avec un écriteau qui énonçoit son métier et son imposture.

Un particulier avait à son service depuis plusieurs années un domestique, dont il était assez content. Ce domestique le prévient qu'il allait le quitter pour s'établir : il le quitta effectivement quelques jours après; et demanda un certificat de service, que son maître lui délivra. En visitant son porte-feuille peu de tems après, ce particulier trouva qu'il lui manquait pour 20000 francs d'effets royaux et au porteur; il eut des soupçons d'autant mieux fondés sur son ancien domestique, que, s'étant établi dans cet intervale, il avait acheté beaucoup d'effets et de marchandises. Ledit particulier le dénonça en conséquence à la justice, qui fit une descente chez lui, et après les formalités usitées en pareil cas, l'interrogea. « Qui lui avait fourni « de l'argent pour acheter les marchan- « dises qui se trouvaient chez lui. » il

répondit que son ancien maître lui avait prêté 20000 fr. payables dans dix ans, en récompense de ses longs et loyaux services ; qu'il lui avait fait sa reconnaissance, laquelle devait se trouver dans ses papiers. En conséquence de cette réponse inattendue, on visita les papiers de son maître, et la reconnaissance fut effectivement trouvée dans le secretaire : ce qui empêcha le maître de faire des poursuites contre ce filou domestique.

Un intrigant, qui n'avait d'autre mérite que l'audace, était regardé comme un docteur unique dans l'art de la médecine. Il paraissait aux yeux des crédules comme un homme inspiré du ciel, qui ne s'informait point, comme c'est la

règle de tous les médecins, de ce que vous éprouviez ; vous disait, dès que vous vous présentiez devant lui, les douleurs et souffrances que vous ressentiez. Cet homme, qui passait pour un prodige de science, ne se trouvait jamais en défaut relativement à la consultation du patient. Voici le moyen qu'il employait pour en imposer aux personnes qui se rendaient chez lui.

Il avait fait artistement placer, dans une armoire qui était dans son cabinet de consultation, plusieurs sonnettes dont le son différent annonçait au grave docteur le motif de la visite. Il avait un domestique affidé qui lui servait de compère, et qui contrefaisait le nigaud.

Dès qu'un patient arrivait chez l'Esculape, le domestique le faisait entrer dans une salle destinée à recevoir les malades, car on ne pouvait être admis

que seul dans le cabinet du vénérable. Le domestique commençait par dire que monsieur était en compagnie ; ensuite avec son air benin, il s'enquérait adroitement de vos souffrances : tout en vous plaignant, il s'informait jusqu'aux plus petites particularités de votre état. Quand il se voyait suffisamment instruit, il sortait comme pour aller voir si monsieur était seul ; il passait dans un petit cabinet à côté, ouvrait une armoire ; dans laquelle étaient les cordons des sonnettes qui correspondaient au cabinet du docteur ; il tirait celui au bas duquel était écrit le genre de souffrances ou de maladie que l'on venait de lui confesser ; de manière que, par cette supercherie, le docteur était instruit du sujet qui amenait la personne qui allait paraître devant lui.

Le domestique, après avoir prévenu

de cette sorte son maître, refermait l'armoire, rentrait dans la salle, et deux minutes après introduisait le patient dans le sanctuaire médicinal.

Le patient se trouvant alors en présence du docteur, commençait par faire son présent, ce dont il était instruit par le domestique. Le savant, après avoir reçu le don du malade, l'examinait d'un air grave, lui faisait tirer la langue, lui tâtait le poul, et ensuite lui disait ce que la sonnette lui avait appris, ce qui étonnait d'autant plus le patient, que le médecin ne lui avait fait aucune question sur son état. Après ce premier préambule, le vénérable docteur gardait quelques instans le silence, comme une personne qui réfléchit; ensuite pour paraître avoir médité sur la nature du mal, lui faisait quelques questions de circonstances, et après avoir réfléchi de nou-

veau, il rassurait le patient, pourvu qu'on observât bien la recette qu'il allait prescrire ; ensuite il se levait gravement, ouvrait une grande armoire remplie de différentes bouteilles, avec des étiquettes, en tirait une, qu'il remettait au malade, en lui enjoignant de venir le revoir si la potion qu'il lui donnait ne lui apportait pas le soulagement qu'il croyait lui procurer ; après cette cérémonie, il le conduisait d'un air emphatique jusqu'à la porte du cabinet. La même cérémonie s'effectuait pour toutes les personnes qui se présentaient chez le docteur. Sa maison ne désemplissaient pas, et il jouissait d'une grande réputation, lorsqu'un boucher, homme facetieux, voulut éprouver si ce docteur, tant vanté, était aussi instruit qu'on le disait : il se présente donc chez le révérend; il avait eu le soin de se bien blanchir le teint afin de paraî-

tre très-pâle ; le domestique, suivant sa coutume, l'interroge; il lui dit une maladie à laquelle l'ignorant ne connaissait rien ; il avait beau redoubler ses questions, il n'était pas plus instruit ; il ne savait quel cordon de la sonnette il devait tirer. Le boucher, impatienté, demande à voir le docteur: Mes souffrances, dit-il, ont besoin d'un prompt secours. Le domestique retardait autant qu'il était possible de l'introduire, dans l'espérance d'être mieux informé ; mais, persécuté par les instances du faux malade, il court à l'armoire, et tire le cordon des maladies désespérées ; ensuite il l'introduit devant le vénérable, qui, après avoir fait ses cérémonies d'usage, lui dit, d'un ton douloureux : « Je ne vous dissimu-
« lerai pas que votre état est très-affli-
« geant ; je ne désespère pas d'y ap-
« porter remède, mais la guérison sera

« longue, c'est à vous de voir si vous
« avez assez de confiance en moi pour
« prendre exactement ce que je vous
« ordonnerai. En disant ces mots, il se
« rend à son armoire, en tire une petite
« bouteille qu'il lui remet. »

Le boucher n'eût pas plutôt reçu la bouteille, qu'il se mit à éclater de rire :
« J'ai voulu juger par moi-même; dit il
« au docteur, si vous étiez un homme
« aussi savant dans l'art de la médecine
« que l'on se plaît à le débiter, je vois
« maintenant que vous n'êtes qu'un im-
« posteur ; sachez que la maladie que
« j'ai dit avoir à votre domestique est
« feinte ; je l'ai suivi, sans qu'il s'en
« doutât, jusqu'à la porte du petit ca-
« binet; je me suis bientôt convaincu de
« votre supercherie ; en voyant les cor-
« dons des sonnettes et l'indication de
« leur usage. Adieu, docteur, je vais

« faire part au public de mes observa-
« tions sur le genre de vos consultations.»

Le boucher lui tint parole, et notre docteur vit en un clin-d'œil sa maison déserte. La supercherie étant découverte, il prit le parti d'aller dans un autre pays faire des dupes.

Milord Straford fut volé très-adroitement. Il avait une épée d'un grand prix. Un filou se déguise en exempt, et ses camarades se travestissent en soldats aux gardes. Ils attendirent le lord dans une rue où il devait passer à pied sur la fin du jour. Le faux exempt l'arrêta, en lui disant qu'il avait ordre du roi de le conduire à la bastille. Il lui montra un ordre faux parfaitement bien imité : il le fit entrer dans un fiacre, et monta avec lui. La troupe escorta le

carrosse. Lorsqu'ils furent près de la Bastille, le filou demanda au lord son épée, parce qu'il ne convenait pas à un prisonnier de la garder; il promit de la rendre lui-même à l'hôtel du lord. Il descendit après, comme s'il eut voulu aller parler au gouverneur de la Bastille : il laissa le lord seul dans le fiacre et ne revint plus, ni lui ni ses gens. Ce seigneur ne voulait pas croire, même long-tems après, qu'on eut voulu le filouter.

Un jour que le comte de Soissons était au jeu, il apperçut derrière sa chaîse, dans une glace, un homme dont la mine ne lui disait rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement peu de tems après il sentit couper le cordon de son chapeau. Il feignit de

ne s'être apperçu de rien, et prétextant quelque besoin, il se tourne vers le filou, et le prie de vouloir bien tenir son jeu ; ce que celui-ci ne put refuser. Le comte descend à la cuisine, et se fait donner le tranche-lard le mieux effilé qu'on put trouver : il le cacha sous son habit, et rentra dans la salle. Le filou impatient de s'esquiver, se lève pour rendre le jeu qu'il tenait, mais le prince lui fit signe de continuer. En même temps il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce filou, se saisit d'une de ses oreilles, qu'il coupe, et la tenant à sa main : Monsieur, lui dit-il, quand vous me rendrez mon cordon, je vous rendrai votre oreille.

En juin 1789, un homme vient au corps-de-garde du Pont-Neuf au milieu

de la nuit ; se dit locataire d'une des nouvelles boutiques établies sur ce pont ; demande de la lumière et une escorte sous prétexte qu'il était pressé de partir le lendemain matin plutôt qu'il ne comptait pour une foire et qu'il était obligé de préparer sur-le-champ ses marchandises. Le Sergent ne forme aucun doute sur ce rapport, détache deux fusiliers pour escorter le prétendu marchand. Avec de fausses clefs il ouvre la boutique et les armoires : il prépare ses ballots ; les soldats même l'aident et transportent, à sa prière, lesdits ballots au corps-de-garde, où il ne les laisse pas long-temps. Le vrai possesseur arrivé le lendemain à l'heure ordinaire, trouve sa boutique vide, se plaint et apprend le stratagême.

Un homme bien mis ayant une canne à pomme d'or, se promenait dans le jardin des Tuileries, il jouait avec ce soutien qu'il tenait derrière lui. Quelqu'un vint le lui arracher avec violence. Il se retourne, l'homme ne s'enfuit pas, lui fait mille excuses, lui dit que l'obscurité l'a trompé ; qu'il le prenait pour un de ses amis qu'il voulait surprendre ; il lui remet en même-temps sa canne. Le propriétaire va dans une maison où il conte son aventure. Quelqu'un plus soupçonneux lui demande s'il a bien examiné sa canne. Il avoue que non, et reconnaît à l'instant qu'on lui a substitué un mauvais jay garni de cuivre.

Un italien qui était venu à Paris, avait imaginé une rubrique fort simple

de tromper au jeu, dont cependant on ne s'apperçut que quand il eut bien fait des dupes. Cet italien avait une tabatière d'or, unie sur les bords : lorsqu'il se présentait quelques coups décisifs, il prenait une prise de tabac et posait sa boîte assez négligemment sur la table. Le moindre reflet de la tabatière lui suffisait pour connaître les cartes qu'il distribuait, et jouait, par ce moyen, à coup sûr.

Le 18 Février 1789, un homme vêtu d'un uniforme bleu galonné en argent, et recouvert d'une pelisse; se présente à un hôtel garni, dans la rue Dauphine, à Paris. Après s'être fait donner un appartement, il demanda un homme de confiance pour aller chercher ses malles au bureau de la diligence; on lui repré-

sente qu'il était trop tard, que le bureau serait fermé, et il remit la commission au lendemain. On lui procura un carosse de remise qu'il avait demandé, et il se fit conduire rue du Ponceau, dans une maison suspecte, d'où il sortit peu après avec une femme qu'il mena chez un horloger rue de la Monnaie, sous le prétexte de lui faire présent d'une double boîte de jargon pour sa montre: la femme, trop confiante, laisse sa montre pour y ajouter la double boîte, et se rendit avec l'adroit filou à l'hôtel où il devait loger. Celui-ci commande un souper délicat, et tandis qu'on l'apprête, il fait venir un bijoutier du voisinage. Il paraît vouloir changer les bracelets et les boucles de la dame, pour des bijoux plus précieux, et, à cet effet, il les détache lui-même. Le choix étant décidé, il ouvre la fenêtre et demande qu'on lui ap-

porte la monnaie de quatre doubles louis pour satisfaire le bijoutier. On tarde à venir ; il a l'air de s'impatienter : il descend après avoir enlevé adroitement l'argenterie qui était sur la table. Le bijoutier et la femme restés tête-à-tête, attendent son retour pendant une heure et demie. Au boutdece temps ils descendent eux-mêmes ; mais le filou avait pris la fuite : il était passé chez l'horloger pour reprendre la montre qui y était restée. Ainsi la courtisanne en a été pour sa montre, ses boucles et ses bracelets d'or, le bijoutier pour plusieurs paires de boucles ; le traiteur pour son souper et son argenterie ; et le propriétaire du carosse pour le loyer de sa voiture.

Un gentilhomme qui voyageait à cheval, dans le comté de Glocester ,

rencontra une femme étendue au milieu du grand chemin, qui lui demanda du secours; elle lui dit qu'elle venait d'être volée et maltraitée par des fripons; et le pria de vouloir bien l'aider à se relever, afin qu'elle pût se traîner jusqu'au village prochain. Le gentilhomme, touché de pitié, met pied à terre, tend la main à cette malheureuse femme qui lui présente aussitôt un pistolet et lui demande la bourse. Le gentilhomme déconcerté de la proposition, donne son argent et se laisse prendre sa montre. Alors le fripon, qui n'avait de femme que l'habit, jette son déguisement, monte sur le cheval, s'enfuit à toute bride, et laisse le gentilhomme fort étonné, plus affligé encore, et promettant sincèrement à Dieu de ne jamais descendre de cheval pour relever les femmes qui lui demanderaient du secours.

Un jeune homme des environs de St. Pol, après avoir été voleur pendant plusieurs années, et ayant échappé à la vigilence des archets, fatigué d'une vie si périlleuse, prit la résolution de devenir honnête homme, et se retira, à cet effet, chez un riche fermier, qui le reçut pour domestique. Il n'y fut pas long-tems sans s'attirer l'estime de son maître, dont il reçut des récompenses proportionnées à ses bons offices. Un jour étant seul avec lui, il lui conta les différens vols qu'il avait faits. Son maître n'en voulut rien croire, il lui dit qu'il espérait lui donner sous peu des preuves de son habileté, dans l'art de la filouterie; ce qu'il effectua quelques jours après. Un garçon boucher étant venu chez ce fermier pour y acheter un mouton qu'il chargea sur

ses épaules après lui avoir attaché les pieds, ce domestique dit à son maître que s'il voulait lui permettre, il irait enlever ce mouton à ce garçon sans qu'il s'en apperçût. Le maître croyant la chose impossible, lui en donna permission. Aussitôt ce jeune homme court chercher une paire de souliers, et devance le garçon boucher; arrivé sur le grand chemin, il y jette un de ses souliers, et va placer l'autre à trois cents pas de là. Le boucher arrive au premier endroit, voit ce soulier et regarde autour de lui pour trouver l'autre; ne le voyant pas, il le laisse, mais il est bien surpris de le trouver plus loin. Fâché de n'avoir pas ramassé le premier, il se détermine à retourner sur ses pas; mais comment le faire, chargé d'un poids sous lequel il succombe? Rien de si simple que de s'en débarrasser et d'aller chercher l'autre soulier : sur ces

entrefaites le jeune homme qui était aux aguets, enlève le mouton et le rapporte chez son maître, sans lui confier la manière dont il s'y était pris. Le garçon boucher, de retour à l'endroit où il avait laissé son mouton, lamente la perte qu'il vient de faire, et prévoyant que son maître le chasserait s'il ne lui en apportait pas un autre, retourne chez le même fermier à qui il fait part de son malheur, le priant de lui vendre un mouton qu'il lui payera sur ses gages. Le fermier ne se fait pas prier et lui vend le même mouton. A peine ce garçon est-il sorti que le filou dit à son maître qu'il gagerait de lui enlever encore. Le fermier trouvant la chose plus difficile, lui promet une récompence s'il venait à bout de son dessein (sans avoir cependant envie d'en profiter). Le jeune homme, assuré de son fait, court se cacher dans le bois

de Wailly, où il attendait son homme au passage : quand il le voit près de lui, il se met à crier : bay.....bay.....bay...., et réussit si bien à imiter le cri du mouton, que le boucher, imaginant que le premier mouton s'était sauvé dans le bois, ne réfléchissant pas qu'il avait les quatre pieds liés, n'a rien de plus pressé que de courir après; mais ne pouvant entrer dans le bois avec son mouton sur ses épaules, il le met avec la plus grande confiance dans le fossé, et vole à l'endroit d'où partaient les cris du mouton: le jeune filou le voyant enfoncé dans le bois, en sort, et se saisit pour la seconde fois du mouton. Le boucher, las de chercher, revient à l'endroit où il avait laissé son mouton, et ne le trouvant plus, il s'apperçoit alors qu'il a été dupe de son imprudence, et retourne chez son maître à qui il conte sa double aventure.

François premier étant dans sa chapelle avec plusieurs seigneurs, pour entendre la messe, un filon fort bien habillé, se mit derrière le cardinal de Lorraine, et lui escamota sa bourse; mais n'ayant pu le faire sans que le roi s'en apperçut, il lui fit signe du doigt de ne rien dire. Le roi le laissa tranquille, et demanda après au cardinal ce qu'il avait fait de sa bourse. Celui-ci, ne la trouvant point, parut fort inquiet, et donna une scène au roi qui, après avoir bien ri, voulut qu'on lui rendit ce qui avait été pris. Mais l'auteur du vol ne parut pas, et le roi s'aperçut, un peu tard, qu'il avait été joué.

M. Boile était dans son château en

Irlande, un homme bien mis se présenta et demanda à lui parler : le domestique répondit que son maître était occupé ; mais l'inconnu ayant persisté, et dit au domestique qu'il avait des choses de conséquence à communiquer à son maître, il fut à la fin introduit dans son cabinet, dont il ferma la porte avec soin ; ensuite adressant la parole à M. Boile, il lui dit : J'ai des affaires de la plus haute importance à vous communiquer monsieur, mais en même-tems elles réquièrent un secret inviolable; M. Boile lui répondit qu'il le lui promettoit sur honneur. Monsieur, continua l'inconnu, je ne serai tranquille qu'après que vous me l'aurez promis sur la Bible, et en ayant tiré une à l'instant de sa poche. M. Boile fit le serment qu'on exigeait de lui. Maintenant, continua ce pieux coquin, vous allez connaître mon secret : il me faut 800 gui-

nées, donnez-les moi sur-le-champ, ou vous êtes un homme mort: il appuya ce dernier argument d'un pistolet armé, et reçu de M. Boile la somme qu'il venait de lui demander. Le fripon prit tranquillement l'argent, fit une profonde révérence, et rappela à M. Boile le serment par lequel il s'était lié; cet honnête homme, mais faible, l'a gardé inviolablement, et ce n'est qu'après sa mort que l'on apprit cette aventure, qui s'est trouvée consignée dans ses papiers.

Deux escrocs s'étaient associés, et voici la manière dont ils s'y prenaient pour faire leurs dupes: une personne leur paraissait-elle peu au fait des usages de la capitale, un des deux associés marchait devant elle, tandis que l'autre la suivait, cependant, à quelque distance,

jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un endroit propice à leur dessein. Alors, le fripon qui était en tête, laissait tomber adroitement et sans bruit, soit une pièce d'or fausse, soit un bijou de peu de valeur, à terre, et ramassant l'objet aussitôt : Ma foi, » disait-il, en se retournant vers l'étran- » ger, voici un objet que je trouve » à cet endroit, qui me paraît d'une » grande valeur ; jugez en vous-même, » en le lui montrant. » L'associé, qui était en arrière, s'avançait promptement et reclamait la moitié de ce que l'autre venait de ramasser. « Si quel- » qu'un a droit au partage, disait le » premier fourbe, c'est assurément » cette personne, qui, avant vous, » m'a vu ramasser cette pièce; mais » pour prévenir toute dispute, allons » tous les trois chez un marchand, la » faire estimer, et si monsieur veut en

» faire l'acquisition, car si j'avais de
» l'argent, je ne balancerais pas à en
» devenir possesseur, alors nous la lui
» donnerons un peu au-dessous de la
» valeur, et nous partagerons la somme
» par tiers. » L'étranger, ébloui par l'appas du gain qu'on lui offrait, se laissait conduire chez un prétendu marchand de la connaissance des fripons, qui avait l'air de bien examiner l'objet qu'on lui présentait, et l'estimait, disait-il, au prix qu'il le prendrait. On n'était pas plutôt sorti de chez le marchand supposé, que les deux fourbes convenaient ensemble de faire encore une petite remise à l'étranger, qui alors donnait les deux tiers de la somme convenue et poursuivant sa route, bien satisfait de son acquisition, mais sa joie n'était pas de longue durée, car il n'était pas plutôt rentré chez lui que, racontant ce qui lui

était arrivé, on ne lui dissimulait pas qu'il était la dupe de ces intrigans.

Le duc d'Orléans, pendant son séjour à Londres, y fit faire une paire de boucles à souliers, garnies de véritables diamans.

Étant de retour à Paris, dans l'une de ces promenades nocturnes qu'il faisait souvent, on lui vola une de ses boucles; mais les filoux n'ayant point assez de tems pour prendre l'autre, remirent la partie à une autre occasion.

Le duc ne s'aperçut de ce vol que lorsqu'on le déshabilla; il fut très-surpris de l'habileté et de la hardiesse de celui qui lui avait enlevé ce bijou.

Le lendemain, de très-bonne heure, on lui annonça deux chevaliers de Saint-Louis, qui venaient, disaient-ils, pour

affaires pressantes. Le duc ordonna qu'on les introduisit. Les chevaliers de Saint-Louis dirent au prince qu'ils venaient de la part de monseigneur le lieutenant général de police, qui, ayant appris qu'on lui avait volé une boucle d'un grand prix, avait mis toute la nuit des gens sur pied pour tâcher de découvrir le voleur; qu'il croyait que ces recherches n'avaient pas été infructueuses; qu'on avait trouvé sur un particulier une boucle garnie de diamans, mais que, n'étant pas sûr si c'était celle de son altesse, monsieur le lieutenant-général de police le priait de vouloir bien lui confier l'autre, pour qu'il pût la confronter. Le duc qui ne doutait point que ce ne fût véritablement la sienne, se hâta de donner l'autre aux chevaliers de S. Louis, qui prirent congé du prince.

Deux jours s'étant passés sans que le

duc revêt les chevaliers de S. Louis, il se rendit chez le lieutenant-général de police, qui, après s'être informé du sujet qui l'amenait, lui dit : « Vous auriez dû » vous méfier de ces faux chevaliers. » Après leur avoir donné votre boucle, » il fallait les faire suivre; c'était le vrai » moyen de recouvrer l'autre. Je vais » cependant faire faire des recherches ; » mais je crains fort qu'elles soient inu- » tiles, car ces chevaliers d'industrie » n'auront point la gaucherie de présen- » ter vos boucles à des marchands, ils » les auront déjà dénaturées à ne pas » les reconnaître. » Effectivement, malgré la vigilance de la police, on ne put découvrir ni les boucles, ni les chevaliers de S. Louis. Ce qui piqua le plus le duc, ce fut d'avoir été la dupe de ces escrocs, et de leur avoir livré lui-même la boucle qu'ils n'avaient pu lui prendre.

Un homme, très-bien couvert, entre un jour chez un bijoutier, pour lui marchander une bague de prix. Le bijoutier lui fit beaucoup d'honnêtetés, et lui montra plusieurs bijoux précieux. Notre homme essaye une bague, deux, trois, demande la valeur de chaque, trouve l'une trop chère, l'autre pas assez belle; enfin il s'arrête à un rubis, qui, dit-il, parait lui convenir; il demande au marchand quel est le prix, et l'engage surtout à ne pas le surfaire. Le bijoutier prend le bijoux, et tandis qu'il examine, un mendiant se présente à la porte de la boutique en demandant la charité. Ce monsieur, qui attendait que le maître de la maison lui dit le prix du rubis, tire sa bourse et donne quelques pièces de monnaie au pauvre, qui, content de son

aubaine, s'en va chercher fortune ailleurs. Enfin, le marchand et le marchandeur convinrent du prix ; mais ce dernier dit: Je vais demander à mon épouse si elle consent à y mettre cette somme. Pendant cet instant, le maître s'apperçoit qu'il lui manque un diamant d'une grande valeur : on cherche, on fouille, on finit par accuser ce monsieur. On va chercher le commissaire ; on déshabille mon homme ; on ne lui trouve pas le rubis. L'étranger se fâche ; il veut à son tour faire traduire le marchand en justice. On l'appaise, et tout s'arrange à l'amiable. On devine facilement celui qui a eu le diamant, et comment.

Un jour que l'exempt de police, vêtu de son plus bel uniforme, parcourait la foire S. Ovide, examinant si la police

était bien observée, un audacieux filou s'approcha doucement, et lui coupa le derrière de son habit. Peu satisfait du succès de son effronterie, le bardi coquin alla le lendemain chez l'exempt, à l'heure qu'il le savait sorti, et dit qu'il était un garçon tailleur, et qu'il venait de la part de monsieur, chercher, afin de le raccommoder, l'habit dont la veille des rusés filoux, dignes d'être pendus, avaient osé couper le derrière. La commission parut très-vraisemblable; on lui donna ce qu'il demandait, et l'exempt n'a jamais pu découvrir son voleur.

Un filou s'écria tout-à-coup, au milieu d'une foule, qu'on venait de lui voler sa boîte d'or, et désigna un homme assez mal mis qui était auprès de lui, et qui ne manqua pas de protester de son inno-

tence. La garde accourut au bruit de la dispute, et crut devoir mener chez un commissaire et le plaignant et le défendeur. L'officier de police commença par faire fouiller l'accusé, et on ne lui trouva rien. « Je suis sûr qu'il a pris ma boîte, » s'écriait toujours l'homme qui se pré» tendait volé ; qu'on cherche bien; elle » est ovale, ornée de trophées et pleine » d'excellent macouba. » Enfin, on la découvrit dans une petite poche pratiquée dans la basque de l'habit. « Je prie » monsieur le commissaire, dit alors le » plaignant, de vouloir bien goûter mon » tabac, il verra que c'est réellement » ma tabatière, indépendamment des » autres preuves que j'en ai données. » Monsieur le commissaire, très-friand de macouba, en prit délicatement une prise et le trouva délicieux; le premier clerc, dont le nez était aussi gourmet, voulut

en savourer une prise, et le caporal du guet demanda la permission de se régaler pareillement de ce tabac si exquis, Un instant après, ces trois personnes s'endormirent. Aussitôt les deux filous s'emparerent de tout l'argent que l'officier de police avait dans son cabinet ; ils firent encore main basse sur sa montre, ses boucles, ainsi que sur celles du clerc, et sur une tasse d'argent, et dix-huit francs qui composaient toute la fortune du caporal. Après avoir fait leur coup, il se retirèrent chacun de son côté, les soldats qui étaient à la porte ne s'étaient point opposés à leur passage, parce qu'ils crurent leur affaire terminée. Cependant les soldats étonnés et impatientés d'attendre plus d'une heure, dirent au domestique du commissaire d'avertir leur caporal qui, sans doute, s'oubliait dans une conversation intéressante, que

l'heure de la parade approchait. Le laquais étant entré dans le cabinet de son maître, fut on ne peut pas plus surpris, du profond sommeil qu'il y vit regner.

FIN,

CALENDRIER GRÉGORIEN

POUR L'AN DE N. S. J. C.

M. DCCC. XIV.

A LILLE,
Chez BLOCQUEL, Imprimeur-Libraire,
rue Esquermoise, N.° 38.

FÊTES OBSERVÉES EN FRANCE.

PAQUES, 10 Avril.
L'ASCENSION, 19 Mai.
LA PENTECÔTE, 29 Mai.
ASSOMPTION. } 15 Août.
S. NAPOLEON. }
TOUSSAINT, 1er Novembre.
Anniversaire du Couronnement de S. M. I. et R. et de la Bataille d'Austerlitz, le 4 dec.
NOEL, 25 décembre.

PROPRE DU TEMPS.

Septuagésime.	6 Février.
Les Cendres.	23 Février.
Les Rogations.	16, 17 et 18 Mai.
La Trinité.	5 Juin.
La Fête-Dieu.	9 Juin.
Avent.	27 Novembre
De l'Epiphanie à la Septuagésime,	4 *Dim.*
Entre la Pentecôte et l'Avent,	25 *Dim.*

LES QUATRE-TEMPS.

LES 2, 4 et 5 Mars.
Les 1, 3 et 4 Juin.
Les 14, 16 et 17 Septembre.
Les 14, 16 et 17 Décembre.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'Or,	10.
Epacte,	IX.
Cycle Solaire,	3.
Indiction Romaine,	2.
Lettre Dominicale.	B.

JANVIER.

Jours.	j. m.	Noms des Saints	P. de la L.
samedi	1	CIRCONCISION	
Dim.	2	s. Macaire.	
lundi	3	ste. Geneviève	
mardi.	4	s. Rigobert.	
mercredi	5	s. Siméon Sty.	
jeudi	6	L'Épiphanie.	Pleine Lune
vendredi	7	s. Lucien, év.	
samedi	8	ste. Gudule.	le 6 à 7 h.
1 *Dim.*	9	s. Julien.	17 min. du
lundi	10	s. Guillaume.	matin.
mardi	11	s. Théodose.	
mercredi	12	ste. Césaire.	
jeudi	13	s. Hilaire.	Dern.
vendredi	14	s. Félix de N.	quart.
samedi	15	s. Nom de Jés.	le 13 à 9 h.
2 *Dim.*	16	s. Marcel, p.	13 min. du
lundi	17	s. Antoine.	matin.
mardi	18	Ch. s. P. à R.	
mercredi	19	s. Omer, év.	
jeudi	20	s. Sébastien.	
vendredi	21	ste. Agnès, v.	Nouv.
samedi	22	s. Vincent.	Lune
3 *Dim.*	23	ste. Emérent.	le 21 à 2 h.
lundi	24	s. Babylas, év.	22 min. du
mardi	25	Conv. s. Paul.	soir.
mercredi	26	s. Policarpe.	
jeudi	27	s. Jean Chrys.	
vendredi	28	ste. Agnès sec.	Prem.
samedi	29	s. Franç. de S.	quart.
4 *Dim.*	30	ste. Martine	le 29 à 2 h.
lundi	31	s. Pierre Nol.	32 m. du m.

FÉVRIER.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
mardi	1	s. Ignace.	
mercredi	2	La Purificat.	
jeudi	3	s. Blaise, év.	
vendredi	4	s. André de C.	Pleine Lune
samedi	5	ste. Agathe, v	le 4 à 6 h.
Dim.	6	Septuagésime.	55 min. du
lundi	7	s. Romuald.	soir.
mardi	8	s. Jean de Mat.	
mercredi	9	s.te Apolline.	
jeudi	10	s. Policarpe.	
vendredi	11	s. Sewerin.	
samedi	12	ste. Eulalie.	Dern. quart.
Dim.	13	Sexagésime.	le 12 a 2 h.
lundi	14	s. Valentin.	46 min. du
mardi	15	s. Faustin.	matin.
mercredi	16	ste. Julienne.	
jeudi	17	s Donat, m.	
vendredi	18	s. Siméon.	
samedi	19	Ste. Ernestine	Nouv.
Dim.	20	Quinquagés.	Lune
lundi	21	s. Pépin, roi.	le 20 à 10h.
mardi	22	Ch. s. P. à An.	21 min. du
mercredi	23	Les Cendres.	matin.
jeudi	24	s. Mathias.	
vendredi	25	s. Alexandre.	
samedi	26	s.te Adeltrude	Prem.
1 *Dim.*	27	Quadragésime	quart.
lundi	28	s. Romain.	le 27 à 10h.
			36m. du m

MARS.

Jours.	j. m.	Noms des Saints	P. de la L.
mardi	1	s. Albin, év.	
mercredi	2	Quatre-tems:	
jeudi	3	s.e Cunegonde	
vendredi	4	s. Casimir.	
samedi	5	s. Théophile.	Pleine Lune le 6 à 7 h. 23 min. du matin.
2 *Dim.*	6	Reminiscere.	
lundi	7	s. Thomas.	
mardi	8	s. Jean de D.	
mercredi	9	ste. Françoise.	
jeudi	10	Les 40 mart.	
vendredi	11	s. Firmin, ab.	
samedi	12	s. Grégoire.	Dern. quart. le 14 à 1 h. 39 min. du matin.
3 *Dim.*	13	Oculi.	
lundi	14	s.te Mectilde.	
mardi	15	s. Longin.	
mercredi	16	s. Abraham.	
jeudi	17	s. Patrice.	
vendredi	18	s. Gabriel, ar.	Nouv. Lune le 21 à 9 h. 31 min du soir.
samedi	19	s. Joseph.	
4 *Dim.*	20	Lætare.	
lundi	21	s. Benoît, abbé	
mardi	22	ste. Cath. de S.	
mercredi	23	s. Julien.	
jeudi	24	s. Cyrile év.	
vendredi	25	Annonciation.	
samedi	26	s. Iréné, év.	Prem. quart. le 28 à 10 h. 11 min. du soir.
5 *Dim.*	27	La Passion.	
lundi	28	s. Gontran.	
mardi	29	s. Eustase, ab.	
mercredi	30	s. Amédée.	
jeudi	31	s. Benjamin.	

A V R I L.

Jours.	*j.m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
vendredi	1	s. Hugues, év.	
samedi	2	s. Franç. de P.	
6 *Dim.*	3	Les Rameaux.	
lundi	4	s. Isidore.	Pleine Lune
mardi	5	s. Vincent.	le 4 à 8 h.
mercredi	6	s. Célestin.	39 m. du s.
jeudi	7	s. Waltrude.	
vendredi	8	saint.	
samedi	9	saint.	
Dim.	10	PAQUES.	
lundi	11	s. Léon, pape.	
mardi	12	s. Jules.	Dern. quart.
mercredi	13	s. Herménég.	le 12 à 9 h.
jeudi	14	s. Marcellin.	33 min. du
vendredi	15	s. Tiburne.	soir.
samedi	16	s. Druon.	
1 *Dim.*	17	Quasimodo.	
lundi	18	s.te Aye.	
mardi	19	s. Théodore.	
mercredi	20	s. Sulpice, év.	Nouv. Lune
jeudi	21	s. Anselme.	le 20 à 8 h.
vendredi	22	s. Soter et s. C.	5 m. du m.
samedi	23	s. Georges.	
2 *Dim.*	24	s. Fidèle.	
lundi	25	s. Marc, év.	
mardi	26	ss Clet et Mar.	
mercredi	27	s. Antime.	Prem. quart.
jeudi	28	s. Vital, mar.	le 27 à o h.
vendredi	29	s. Pierre, mar.	15 min. du
samedi	30	ste Cath. de S.	matin.

M A I.

Jours.	j. m.	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
3 *Dim.*	1	s. Jacq. et Ph.	
lundi	2	s. Athanase.	
mardi	3	Inv. ste. Croix	
mercredi	4	ste. Monique.	Pleine
jeudi	5	s. Maurant.	Lune
vendredi	6	s. Jean P. Lat.	le 4 à 10 h.
samedi	7	s. Stanislas.	38m. du m.
4 *Dim.*	8	Apparit. s. M.	
lundi	9	Tr. s. Nicolas	
mardi	10	s. Antonin.	
mercredi	11	s. Gengoult.	
jeudi	12	s. Nérée.	Dern.
vendredi	13	s. Servais.	quart.
samedi	14	s. Boniface.	le 12 à 2 h.
5 *Dim.*	15	s. Isidore.	50 min. du
lundi	16	s. Honoré, év.	soir.
mardi	17	s.te Restitue.	
mercredi	18	Rogations.	
jeudi	19	ASCENSION	Nouv.
vendredi	20	s. Bernardin.	Lune
samedi	21	ste. Hélène.	le 19 à 4 h.
6 *Dim.*	22	ste. Julie.	33 min. du
lundi	23	s. Guibert.	soir.
mardi	24	s.te Jeanne.	
mercredi	25	s. Urbain.	
jeudi	26	s. Philippe.	Prem.
vendredi	27	s. Ferdinand.	quart.
samedi	28	s. Germain.	le 26 à 7 h.
Dim.	29	PENTECOT.	47 min. du
lundi	30	s. Félix.	matin.
mardi	31	ste. Pétronille	

AVRIL.

Jours.	j.m.	Noms des Saints	P. de la L.
vendredi	1	s. Hugues, év.	
samedi	2	s. Franç. de P.	
6 *Dim.*	3	Les Rameaux.	
lundi	4	s. Isidore.	Pleine Lune
mardi	5	s. Vincent.	
mercredi	6	s. Célestin.	le 4 à 8 h.
jeudi	7	s. Waltrude.	39 m. du s.
vendredi	8	saint.	
samedi	9	saint.	
Dim.	10	PAQUES.	
lundi	11	s. Léon, pape.	
mardi	12	s. Jules.	Dern. quart.
mercredi	13	s. Herménég.	
jeudi	14	s. Marcellin.	le 12 à 9 h.
vendredi	15	s. Tiburne.	33 min. du
samedi	16	s. Druon.	soir.
1 *Dim.*	17	Quasimodo:	
lundi	18	s.te Aye.	
mardi	19	s. Théodore.	
mercredi	20	s. Sulpice, év.	Nouv. Lune
jeudi	21	s. Anselme.	
vendredi	22	s. Soter et s. C.	le 20 à 8 h.
samedi	23	s. Georges.	5 m. du m.
2 *Dim.*	24	s. Fidèle.	
lundi	25	s. Marc, év.	
mardi	26	ss Clet et Mar.	
mercredi	27	s. Antime.	Prem. quart.
jeudi	28	s. Vital, mar.	
vendredi	29	s Pierre, mar.	le 27 à 0 h.
samedi	30	ste Cath. de S.	15 min. du matin.

MAI.

Jours.	j. m.	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
3 *Dim.*	1	s. Jacq. et Ph.	
lundi	2	s. Athanase.	
mardi	3	Inv. ste. Croix	
mercredi	4	ste. Monique.	Pleine
jeudi	5	s. Maurant.	Lune
vendredi	6	s. Jean P. Lat.	le 4 à 10 h.
samedi	7	s. Stanislas.	38m. du m.
4 *Dim.*	8	Apparit. s. M.	
lundi	9	Tr. s. Nicolas	
mardi	10	s. Antonin.	
mercredi	11	s. Gengoulf.	
jeudi	12	s. Nérée.	Dern.
vendredi	13	s. Servais.	quart.
samedi	14	s. Boniface.	le 12 à 3 h.
5 *Dim.*	15	s. Isidore.	50 min. du
lundi	16	s. Honoré, év.	soir.
mardi	17	s.te Restitue.	
mercredi	18	Rogations.	
jeudi	19	ASCENSION	Nouv.
vendredi	20	s. Bernardin.	Lune
samedi	21	ste. Hélène.	le 19 à 4 h.
6 *Dim.*	22	ste. Julie.	38 min. du
lundi	23	s. Guilbert.	soir.
mardi	24	s.te Jeanne.	
mercredi	25	s. Urbain.	
jeudi	26	s. Philippe.	Prem.
vendredi	27	s. Ferdinand.	quart.
samedi	28	s. Germain.	le 26 à 7 h.
Dim.	29	PENTECOT.	47 min. du
lundi	30	s. Félix.	matin.
mardi	31	ste. Pétronille	

JUIN.

Jours.	j. m.	Noms des Saints	P. de la L.
mercredi	1	Quatre-tems.	
jeudi	2	s. Potin.	
vendredi	3	ste. Clotilde.	Pleine Lune
samedi	4	s. Quirin.	
1 *Dim.*	5	La Trinité.	le 3 à 1 h.
lundi	6	s. Claude.	24 m. du m.
mardi	7	s. Mériades.	
mercredi	8	s. Médard.	
jeudi	9	Fête-Dieu.	
vendredi	10	ste. Marie Eg.	
samedi	11	s. Barnabé.	Dern.
2 *Dim.*	12	s. Basilide.	quart.
lundi	13	s. Antoine.	le 11 à 4 h.
mardi	14	s. Modeste.	37 min. du
mercredi	15	s. Vite, mart.	matin.
jeudi	16	ste. Lutgarde.	
vendredi	17	s. Adolphe.	Nouv.
samedi	18	ste. Marine.	Lune
3 *Dim.*	19	s. Gervais.	le 17 à 11 h.
lundi	20	s. Sylvère, p.	41 min. du
mardi	21	s. Leufroi.	soir.
mercredi	22	s. Paulin.	
jeudi	23	s. Liébert.	
vendredi	24	Nativ. s. J. B.	
samedi	25	Trans. s. Eloi.	Prem.
4 *Dim.*	26	s. Jean et s. P.	quart.
lundi	27	s. Ladislas.	le 24 à 4 h.
mardi	28	s. Léon.	43 m. du s.
mercredi	29	s. Pierre et s. P.	
jeudi	30	s. Martial.	

JUILLET.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
vendredi	1	s. Rombaut.	
samedi	2	Visitat. N. D.	Pleine Lune
5 *Dim.*	3	ste. Hyacinthe	
lundi	4	Tr. s. Martin.	le 2 à 4 h.
mardi	5	s. Agathon.	43 min. du
mercredi	6	ste. Godelive.	soir.
jeudi	7	s. Willebaud.	
vendredi	8	s. Procope.	
samedi	9	ss. Mart. de G.	
6 *Dim.*	10	les 7 Frères m.	Dern.
lundi	11	Tr. s. Benoît.	quart.
mardi	12	s. J. Gualbert	le 10 à 3 h.
mercredi	13	s. Anaclet.	3 min. du
jeudi	14	s. Bonaventure	soir.
vendredi	15	s. Henri, emp.	
samedi	16	N. D. du M. C.	
7 *Dim.*	17	s. Alexis, conf.	Nouv.
lundi	18	s. Frédéric.	Lune
mardi	19	s. Arnould.	le 17 à 6 h.
mercredi	20	ste. Marguerit.	35 min. du
jeudi	21	ste. Praxède.	matin.
vendredi	22	ste. Marie-M.	
samedi	23	s. Apollinaire.	
8 *Dim.*	24	ste. Christine.	Prem.
lundi	25	s. Jacq. et s. C.	quart.
mardi	26	ste. Anne.	le 24 à 4 h.
mercredi	27	s. Désiré, év.	9 m. du m.
jeudi	28	s. Nazaire.	
vendredi	29	ste. Marthe.	
samedi	30	s. Abdon.	
9 *Dim.*	31	s. Ignace de L.	

AOUT.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
lundi	1	s. Pierre ès li.	Pleine
mardi	2	N. D. des An.	Lune
mercredi	3	Inv. s. Etienne	le 1 à 10 h.
jeudi	4	s. Dominique	5 min. du
vendredi	5	ste. M. aux N.	matin.
samedi	6	Transfig. N. S.	
10 *Dim.*	7	s. Cajétan.	
lundi	8	s. Cyriaque.	
mardi	9	s. Romain.	Dern.
mercredi	10	s. Laurent.	quart.
jeudi	11	ste. Suzanne	le 8 à 11 h.
vendredi	12	ste. Claire.	3 min. du
samedi	13	s. Hypolite.	soir.
11 *Dim.*	14	s. Eusebe, v. j.	
lundi	15	St. Napoléon	
		et Assompt.	Nouv.
mardi	16	s. Roch.	Lune
mercredi	17	s. Carloman.	le 15 à 2 h.
jeudi	18	ste. Hélène.	14 min. du
vendredi	19	s. Brice.	soir.
samedi	20	s. Bernard.	
12 *Dim.*	21	s. Albéric.	
lundi	22	s. Symphorien	Prem.
mardi	23	s. Philippe.	quart.
mercredi	24	s. Barthélémi	le 22 à 6 h.
jeudi	25	s. Louis, roi.	55 min. du
vendredi	26	s. Zéphirin.	soir.
samedi	27	s. Césaire.	Pleine
13 *Dim.*	28	s. Augustin.	Lune
lundi	29	Décol. s. J. B.	le 30 à 10 h.
mardi	30	ste. Rose.	35 min. du
mercredi	31	s. Raymond.	soir.

SEPTEMBRE.

Jours.	j. m.	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
jeudi	1	s. Gilles, abb.	
vendredi	2	s. Lazare, roi.	
samedi	3	ste. Euphémie	
14 *Dim.*	4	ste. Rosalie.	
lundi	5	s. Bertin.	
mardi	6	s. Eugène.	
mercredi	7	ste. Reine.	☾ Dern. quart.
jeudi	8	Nativ. N. D.	le 7 à 0 h.
vendredi	9	s. Omer, év.	43 min. du
samedi	10	s. Nicolas Tol.	matin.
15 *Dim.*	11	ste Vindiciane	
lundi	12	s. Silvin.	
mardi	13	s. Aimé.	Nouv. Lune
mercredi	14	Quatre-Tems.	
jeudi	15	s. Nicomède.	le 13 à 11 h.
vendredi	16	s. Cornil.	28 min. du
samedi	17	s. Lambert.	soir.
16 *Dim.*	18	ste Sophie.	
lundi	19	s. Janvier, év.	
mardi	20	s. Eustache.	
mercredi	21	s. Mathieu.	☽ Prem.
jeudi	22	s. Maurice.	quart.
vendredi	23	s. Lin, p. m.	le 21 à 0 h.
samedi	24	N. D. de la M.	50 min. du
17 *Dim.*	25	s. Firmin, év.	soir.
lundi	26	ste. Justine.	
mardi	27	s. Côme et D.	Pleine Lune
mercredi	28	s. Privat.	
jeudi	29	s. Michel arc.	le 29 à 0 h.
vendredi	30	s. Jérôme.	0 min. du soir.

OCTOBRE.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
samedi	1	s. Remi et s. P.	
18 *Dim.*	2	ss. Anges gar.	
lundi	3	s. Gérard.	
mardi	4	s. Franç. d'A.	
mercredi	5	s. Placide.	
jeudi	6	s. Bruno.	☾ Dern.
vendredi	7	s. Marc, pape	quart.
samedi	8	ste. Brigitte.	le 6 à o h.
19 *Dim.*	9	s. Ghislain.	8 min. du
lundi	10	s. Franç. de B.	soir.
mardi	11	s. Germain.	
mercredi	12	s. Evagre.	
jeudi	13	s. Edouard, r.	Nouv.
vendredi	14	s. Calixte, p.	Lune
samedi	15	ste. Thérèse.	le 13 à 10 h.
20 *Dim.*	16	s. Donatien.	57 min. du
lundi	17	ste. Hedwige.	matin.
mardi	18	s. Luc, évang.	
mercredi	19	s. Pierre d'Alc.	
jeudi	20	s. Caprais.	
vendredi	21	ste. Ursule.	☽ Prem.
samedi	22	s. Sévère.	quart.
21 *Dim*	23	s. Séverin.	le 21 à 8 h.
lundi	24	s. Magloire.	58 min. du
mardi	25	s. Crépin et s. C.	matin.
mercredi	26	s. Evariste.	
jeudi	27	s. Florent.	Pleine
vendredi	28	s. Simon et s. J.	Lune
samedi	29	s. Narcisse.	le 29 à o h.
22 *Dim.*	30	s. Luçain.	25 min. du
lundi	31	s. Quentin.	matin.

NOVEMBRE.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
mardi	1	Toussaint.	
mercredi	2	Les Trépassés	
jeudi	3	s. Hubert.	
vendredi	4	s. Charles B.	Dern.
samedi	5	ste Berthilde.	quart.
23 *Dim.*	6	s. Léonard.	le 4 à 7 h.
lundi	7	s. Ernest.	13 min. du
mardi	8	Les 4 Couron.	soir.
mercredi	9	s. Denis.	
jeudi	10	s. Juste.	
vendredi	11	s. Martin, év.	
samedi	12	s. Liévin.	Nouv.
24 *Dim.*	13	s. Homobon.	Lune
lundi	14	s. Clémentin.	le 12 à 1 h.
mardi	15	s. Eugène.	24 min. du
mercredi	16	s. Edmond.	matin.
jeudi	17	s. Aguan.	
vendredi	18	s. Odon.	
samedi	19	ste. Elisabeth.	
25 *Dim.*	20	s. Félix de V.	Prem.
lundi	21	Présent. N. D.	quart.
mardi	22	ste. Cécile.	le 20 à 5 h.
mercredi	23	s. Clément.	26 min. du
jeudi	24	s. Florimond.	matin.
vendredi	25	ste. Catherine	
samedi	26	s. Pierre Alex.	
1 *Dim.*	27	Avent.	Pleine
lundi	28	s. Jacques.	Lune
mardi	29	s. Mansuet, év	le 27 à o h.
mercredi	30	s. André.	o min. du
			soir.

DÉCEMBRE.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
jeudi	1	s. Eloi.	
vendredi	2	ste Bibiane.	
samedi	3	s. Franç. Xav.	
2 *Dim.*	4	COURONNEM DE L'EMPER. ET BATAILLE AUSTERLITZ.	Dern. quart. le 4 à 3 h. 55 m. du m.
lundi	5	s. Sabas.	
mardi	6	s. Nicolas.	
mercredi	7	s. Ambroise.	
jeudi	8	Concep. N. D.	
vendredi	9	ste. Léocadie.	
samedi	10	ste. Melchiad.	
3 *Dim.*	11	s. Damase.	Nouv. Lune le 11 à 6 h. 46 min. du soir.
lundi	12	ste. Constance	
mardi	13	ste. Luce.	
mercredi	14	Quatre-Tems.	
jeudi	15	s. Eusèbe.	
vendredi	16	s. Evrard.	
samedi	17	ste. Gertrude.	
4 *Dim.*	18	ste Adelaïde.	
lundi	19	s. Timoléon.	
mardi	20	s. Philogone.	Prem. quart. le 20 à o h. 15 min. du matin.
mercredi	21	s. Thomas.	
jeudi	22	s. Flavien.	
vendredi	23	ste. Victoire.	
samedi	24	ste. Natalie.	
Dim.	25	*NOEL.*	
lundi	26	S. Etienne.	Pleine Lune le 26 à 11 h. 9 min. du soir.
mardi	27	s. Jean, évan.	
mercredi	28	les ss. Innoc.	
jeudi	29	s. Thomas C.	
vendredi	30	s. Sabin.	
samedi	31	s. Sylvestre.	

PLANÈTES.

On distingue ordinairement onze Planètes, qui sont:

Le Soleil.
Mercure.
Vénus.
La Terre.
Mars.
Jupiter.
Saturne.
Herschel.
Piazzi.
Olbers.
La Lune.

On ne met point leurs Satellites au nombre des Planètes, quoiqu'ils en soient de véritables.

Suivant Copernic, c'est la Terre et non le Soleil qui est Planète, et pendant que la Lune, Satellite de la Terre, est entraînée par le tourbillon particulier de la Terre, autour du Soleil, elle fait en un an, autour de cette même Terre, 13, et quelquefois presque 14 révolutions périodiques, d'environ 27 jours et quelques heures.

ZODIAQUE.

Le Verseau.
Les Poissons.
Le Bélier.
Le Taureau.
Les Gémeaux.
L'Ecrevisse.
Le Lion.
La Vierge.
La Balance.
Le Scorpion.
Le Sagittaire.
Le Capricorne.

LES QUATRE SAISONS.

LE Printemps commencera cette année, le 20 Mars, à 5 heures 46 minutes du soir.

L'Eté commencera le 21 Juin, à 3 heures 19 minutes du soir.

L'Automne commencera le 23 Septembre, à 5 heures 4 minutes du matin.

L'Hiver commencera le 21 Décembre, à 10 heures 2 minutes du soir.

ÉCLIPSES.

IL y aura cette année deux Eclipses de soleil et une de lune.

La première Eclipse de soleil, invisible à Paris, arrivera le 21 Janvier, à une heure 14 minutes du soir.

La seconde Eclipse de Soleil, invisible à Paris, arrivera le 17 Juillet, à 5 heures 31 minutes du matin.

L'Eclipse de lune, visible à Paris, arrivera le 26 Décembre, à 10 heures 5 minutes du soir.

Mélanges sérieux et comiques, in-12
Almanach des gens d'esprit, in-12 b
Soirées villageoises, in-12 br.
219. Victor, ou l'Orphelin de Montargis,
La méchante Femme, 2 vol. in-12 b
Louise, ou la chaumière dans les m
Nouvelles imitées de Cervantes, 2 vo
220. Le Sacrifice de Jephté, 2 vol. in-12
Sainville et Zulmé, 2 vol. in-12 br.
Cordelia, ou faiblesse excusable, 2 vo
Le jeune Sauvage dans la société, in-
221. Le Philosophe parvenu, 6 vol. in-12
222. Euphémie, ou les suites du siège de
Corisande de Beauvilliers, 2 vol. in-1
Madame de Beaufort, in-12 br.
223. Edmond et Eléonora, 3 vol. in-12 b
Mon habit mordoré, 2 vol. in-12 br
Hortancia, ou le cri du remords et d
224. Le Paysan perverti, 4 v. in-12 br.
L'Héritière de Pembrock, 2 v. in-12
225 Julie de Malbonne, 2 vol. in-12 br
Claire et Eveling, 3 v. in-12 br
L'Univers énigmatique, in-12 b
Mirima, Impératrice du Japon,
6 Madame de M***, ou le R

